

# LES ESPAGNOLS ET L'AFRIQUE DU NORD

DE 1492 A 1577

Le titre de cet article risque de prêter à confusion. Je n'ai pas eu, en l'écrivant, la prétention de présenter en quelques pages l'étude complète d'une question très vaste et souvent bien confuse. Mon ambition serait d'avoir précisé simplement l'état actuel de nos connaissances et indiqué les grandes lignes du problème (1).

Un résultat est aujourd'hui acquis. La publication de nombreux documents d'archives permet présentement, sinon de faire le tour des questions, du moins d'esquisser avec quelques chances de vérité un croquis d'ensemble. Divers documents (2) ont été publiés dans des revues (3), insérés dans un article (4), reproduits dans

---

(1) Le lecteur trouverait l'essentiel d'une bibliographie du sujet dans les ouvrages suivants : Sanchez Alonso, *Fuentes de la historia de Espana*, Madrid, 1919, 8°, particulièrement p. 102-143, 139-142, 177-181 ; nous n'avons malheureusement pas pu utiliser en temps utile, la seconde édition de cet ouvrage parue en 1927, qui est bien supérieure à la première ; Ballester, *Bibliografía de la historia de Espana*, Gerona, 1921, 8°, est malheureusement trop succinct ; Barrau Dihigo et Foulché Delbosc *Manuel de l'hispanisant*, t. 1 (Répertoires) New-York, 1920, 8°, et t. II (Collections) New-York, 1925, 8°, est un remarquable instrument de travail, En ce qui concerne spécialement le Maghreb il est utile de se reporter à Playfair *A bibliography of Algeria from the expedition Charles V in 1541 to 1887*, Londres, 1888, 8° et au supplément de cet ouvrage paru en 1898. Tailliant, *L'Algérie dans la littérature française. Essai de bibliographie critique et raisonnée*, Paris, 1925, 8°, fournit l'indication des ouvrages français consacrés à l'Afrique barbaresque.

(2) Nous ne donnerons, ci-dessous, bien entendu, que quelques références, à titre d'exemples de la dispersion de nos sources. On trouvera dans le cours même de cet article des indications plus complètes.

(3) Monchicourt, *La Tunisie et l'Europe. Quelques documents relatifs aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. *Rev. Tunisienne*, 1905.

(4) J. Desparmet. *La turcophilie en Algérie*. *Bull. de la S. de G. d'Alger*, 1916, contient une intéressante supplique des Andalous au Sultan (XVI<sup>e</sup> siècle).

le corps même d'un ouvrage (1) ou rejetés à la fin d'un volume en appendice (2). En négligeant ces publications, souvent intéressantes, mais malgré tout fragmentaires, on peut dire que nous disposons, pour retracer les péripéties des luttes soutenues par les Espagnols en Afrique, de cinq recueils de textes essentiels ; le plus important, du moins par son abondance, demeure encore la *Coleccion de documentos ineditos para la historia de España* (3), les autres recueils sont dus à la Primaudaie (4), à Cat (5), à de Castries (6) et à Monchicourt (7). Ces documents publiés constituent la partie solide de nos connaissances actuelles (8). Il m'est arrivé au cours

(1) J. Müller, *Beitraege z. Gesch. der westlichen Araber*, Munich, 1866, 8°, fasc. I, p. 42 et 44. Cité par Cour. *Etablissements des dynasties des chérifs*, p. 45 et 46.

(2) Ruff, *La domination espagnole à Oran sous le comte d'Albaudète*, Paris, 1900, 8° ; Cat, *De Caroli V in Africa rebus gestis*, Paris, Leroux, 1891, 8°.

(3) *Coleccion de documentos ineditos para la historia de Espana*, Madrid, 1842-1895, 112 vol. 8°, t. I, pp. 154-241, t. II, pp. 381-392, t. III, 5-360, 538-548, t. VIII, 1-267 cap. 12, t. XI, 359-571, t. XIII, pp. 503-508, t. XIV 462-537, t. XXI, 243-382 sur la guerre de Chypre et la bataille de Lépante, t. XXIV, passim pp. 79-574, t. XXV, consacré à Pedro Navarro les documents originaux sont rejetés à la fin du volume, pp. 405-582 et au début du t. XXVI. pp. 5-86, t. XXVII, pp. 398-574, t. XXVIII, p. 5-302, passim et pp. 569-572, t. XXIX, t. XXX, pp. 5-432, XXXVI, pp. 468-488, 489-499, 504-508, 561-565, t. XXXVIII, pp. 567-574, t. L, p. 285-287, t. LI, pp. 46-109, t. LXXXI, pp. 29-31, t. CXII, pp. 473-512.

(4) La Primaudaie, *Documents inédits sur l'histoire de l'occupation espagnole en Afrique (1506-1564)*, Alger, Jourdan, 1866, 324 p., 8°. Cette publication parut d'abord dans les tomes XIX, XX et XXI de la *Revue Africaine*. J'ai préféré renvoyer aux articles, chaque fois que j'en ai eu l'occasion, plutôt qu'au volume.

(5) E. Cat, *Mission bibliographique en Espagne*, Paris, Leroux, 1891, 8°.

(6) De Castries, *Les Sources inédites de l'histoire du Maroc. Archives et bibliothèques d'Espagne*, t. I, 8°, Paris et Madrid, 1921.

(7) Monchicourt (Ch.), *L'expédition espagnole contre Djerba en 1560. Essai bibliographique*, Paris, Leroux, 1923, 8°, p. 273.

(8) Ignacio Bauer, *Relaciones de Africa*, 5 vol., publie d'intéressants documents mais postérieurs, ainsi que j'ai pu en juger par un examen rapide, à la période étudiée dans cet article. Quelques erreurs chronologiques regrettables se glissent dans les explications de l'auteur.

même de cet article d'utiliser d'autres publications qui, par leur titre et leur but ne semblent pas spécialement consacrées à notre sujet (1). Les tentatives des Espagnols contre le Maghreb ne sont en effet qu'un détail dans l'œuvre de Ferdinand le Catholique, de Charles-Quint et de Philippe II et l'on trouve parfois mêlées à des renseignements sur la politique européenne des maîtres de l'Espagne, des indications utiles sur les affaires d'Afrique.

Evidemment, les documents publiés sont loin de représenter la totalité des documents des archives espagnoles (2) et européennes qui concernent la croisade espagnole d'Afrique, les documents qu'il reste à découvrir et à interpréter préciseront sans doute nos connaissances, ils ne modifieront cependant pas complètement les jugements et les hypothèses que l'on peut déjà avancer. Les historiens modernes n'ont-ils pas d'ailleurs, la plupart du temps, considéré les entreprises espagnoles en Afrique du Nord, comme une affaire classée dont on peut, sans crainte d'erreur, dresser le bilan (3) ?

---

(1) La liste de ces recueils peut être démesurément allongée.

(2) A. de Simancas *Catalogo V. Patronato Real*, Madrid, 1913, 8°, p. 136. La série la plus importante de Simancas à ce point de vue est *Costas de Africa*.

(3) Les ouvrages d'ensemble sur la question ne manquent pas en langue française, mais leur qualité reste très discutable. Masqueray a donné une ébauche plus littéraire qu'historique de la question, dans *l'Histoire générale...* de Lavissee et Rambaud, t. iv, p. 791-804. E. Cat, qui connaissait bien ces questions a écrit à ce sujet quelques pages intéressantes dans le premier tome de son manuel *Petite histoire de l'Algérie, Tunisie, Maroc, Alger*, 1888, 2 vol. in-16. On trouvera un aperçu rapide dans de Grammont, *Histoire d'Alger sous la domination turque*, Paris, 1887, 8°, p. 119, E. Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale (Berbérie), depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française (1830)*, Paris, 1888-90, 3 vol. 8°, offre (t. II et III) de multiples renseignements mais s'élève rarement à des vues d'ensemble bien originales. A. Cour, *L'établissement des dynasties des chérifs au Maroc et leur rivalité avec les Turcs d'Alger*, Paris, Leroux, 1904, 8°, livre très dense, bourré de faits, est l'un des plus suggestifs que l'on ait écrits sur le Maghreb au XVI<sup>e</sup> siècle. Frœlicher, *La domination espagnole en Algérie et au Maroc*, Lavauzelle, 1903, 8°, est un résumé

On a beaucoup écrit sur les établissements espagnols d'Afrique (1), sur la croisade de Ximénès (2), sur les campagnes africaines de Charles Quint (3) ou la reprise de Tunis par don Juan d'Autriche (4). La liste des ouvrages historiques du XVI<sup>e</sup> siècle qui traitent de ces questions est bien longue, plus longue encore la liste des ouvrages modernes de seconde main. C'est de cette très riche littérature historique, dont les qualités apparaissent

---

clair mais incomplet et superficiel. G. Marçais in S. Gsell, Marçais et G. Yver, *Histoire de l'Algérie*, Paris, 1927, consacre aux entreprises espagnoles d'Afrique quelques notes rapides, p. 162 et suiv.

On dispose en langue espagnole d'ouvrages importants mais en général ils se rapportent à une période chronologique assez courte. Si l'on laisse de côté les histoires générales d'Espagne trop anciennes quoique toujours utiles comme celle de Lafuente, ou trop succinctes comme celles d'Altamira ou de Ballesteros, le seul ouvrage d'ensemble est C. Duro, *Armada española desde la union de los reinos de Castilla y de Aragon*, Madrid, 1896, 8<sup>e</sup>, 9 vol.

Le meilleur résumé se trouve dans Merriman, *The rise of the Spanish empire in the old world and in the new*, New-York, 1918-1925, 3 vol. 8<sup>e</sup>, il reste à paraître un quatrième volume qui sera consacré au règne de Philippe II. Les tomes II et III seuls intéressent notre sujet, c'est à leur lecture que nous devons l'idée première de cette mise au point. Du livre de Konrad Habler *Geschichte Spaniens unter der Regierung Karls I (V)*, Gotha, 1907, 8<sup>e</sup>, on ne saurait tirer grand' chose. Les chapitres IX et XII de ce livre qui touchent à notre sujet contiennent de multiples erreurs matérielles. Dans la seule page 237 on lit que le Penon de los Velez est « vor Algier », que Djerba est aux Espagnols avant 1504, qu'il y a un *dey* à Alger avant 1510.

(1) Sanchez Alonso, *op. cit.*

(2) *Ibid.*, références bibliographiques, pp. 100-102.

(3) *Ibid.*, pp. 139-142.

(4) Il est très difficile de dresser une bibliographie complète des ouvrages relatifs à don Juan d'Autriche dont la vie est racontée dans les écrits si nombreux consacrés à la guerre de Grenade, à la bataille de Lépante et aux troubles des Pays-Bas. Les publications les plus intéressantes sont encore celles de ses lettres : Codoin, xxviii, pp. 5, 154 (guerre de Grenade). Codoin, iii, pp. 5-104 (à propos de Lépante), Codoin, xxviii, pp. 155-303 (à diverses personnes 1570-1576) ; *Lettere... a Giovanni Andrea Doria*, publiée da Alfonso Doria Pamphili, Roma, 1896, 4<sup>e</sup> ; *Cartas de don Juan... y de su madre Barbara Bomberch* (détails sur Lépante et les entreprises d'Afrique) DA. Alba, 293-379 ; *Cartas autografas de Don Juan... Felipe II*, pp. Rodrigues Villa, R. A. B. M., 1897, I. Les autres lettres publiées de don Juan d'Autriche se rapportent, en général, aux affaires des Pays-Bas.

indéniables que provient presque toute la matière de cet article. Mais des critiques s'imposent au sujet des méthodes suivies et des explications acceptées par les auteurs. On s'étonne en premier lieu de la place exceptionnelle que tiennent dans les études modernes les biographies des grands personnages du XVI<sup>e</sup> siècle, Ximènes, Pedro Navarro (1), André Doria (2), ou Philippe II (3). C'est au milieu des détails de ces existences aventurées ou dramatiques qu'il faut souvent rechercher l'indication de telle campagne africaine ou de tels préparatifs d'expédition qui mirent en rumeur les chantiers de Barcelone ou les quais de Malaga. On a dit déjà bien des fois que le point de vue des biographies historiques était assez dangereux et factice. Certaines biographies que nous avons lues adoptent trop facilement le ton de l'apologie (4). La vérité historique s'en trouve faussée, les problèmes essentiels déplacés. Les intrigues de Don Juan d'Autriche auprès de la Curie Romaine, après Lépante, ont suscité par exemple plus d'études et de recherches que les graves questions qui se posèrent alors à la politique espagnole. Autre reproche. Parmi les ouvrages que nous avons consultés, les pages d'histoire militaire surabondent : batailles maritimes, razzias au delà de la sebka oranaise, combats sur les rives de l'oued Isser ou

---

(1) Martin de los Heros, *Historia del conde Pedro Navarro, general en los reinados de Fernando e Isabel y de dona Juana y su hijo don Carlos*, Codoin, xxv et xxvi. Un résumé clair et utile in J. Cazenave, *Pierre Navarro, conquérant de Velez, Oran, Bougie, Tripoli*, B. S. G. O., t. xv, fasc. CLXX (2<sup>e</sup> trim. 1925), nombreuses références bibliographiques.

(2) Edouard Petit, *André Doria, un amiral condottière au XVI<sup>e</sup> siècle 1466-1560*, Paris, Quantin, 1887, 8<sup>e</sup>.

(3) Charles Bratli, *Philippe II, roi d'Espagne*, Paris, Champion, 1912, 8<sup>e</sup>, offre en appendice un excellent répertoire des ouvrages consacrés à Philippe II. L'œuvre elle-même est tendancieuse.

(4) C'est bien le reproche naturel que l'on adressera au livre de N. Blum, *La croisade du cardinal Ximenes en Afrique*, Oran, L. Fouque, 1898, ix + 163 p., 8<sup>e</sup>, et aux ouvrages précédemment cités d'E. Petit, de Martin de los Heros et de Charles Bratli.

sur les sables mouvants de Djerba, sont des thèmes fréquents à d'interminables développements. De Grammont consacre un article entier à la recherche du lieu exact de la mort d'Arrouj (1). Berbrugger décrit avec minutie les opérations militaires d'Hugo de Moncada contre Alger dans la brève étude qu'il a consacrée au Peñon d'Alger (2). Passe encore, mais que dire des récits de bataille où des historiens ne nous font pas grâce d'un seul combat particulier ! Il est loin de ma pensée de nier toute valeur à l'histoire militaire. Je crois simplement qu'il y avait mieux à faire, dans cet ordre de recherches, que de reproduire, en les dépouillant de leur saveur et de leur couleur, les récits que les contemporains nous ont laissés des guerres d'Afrique au XVI<sup>e</sup> siècle (3). Il est regrettable que nous ne possédions pas encore aujourd'hui une étude précise sur les armes et le matériel employés dans les campagnes africaines, que nous en soyons réduits, pour parler des navires de la Méditerranée du XVI<sup>e</sup> siècle, à recourir aux histoires générales des marines française, espagnole et italienne (4). Nos connaissances, en ce qui concerne la cartographie nord-africaine et les instructions nautiques d'alors, de-

---

(1) De Grammont, *Quel est le lieu exact de la mort d'Arrouj Barberousse ? Rev. Afr.*, 1878.

(2) Berbrugger, *Le Peñon d'Alger ou les origines du gouvernement turc en Algérie*, Alger, 1860, 8<sup>o</sup>, p. 71 et suiv.

(3) Diego Suarez, *Historia del maestro ultimo que fué de Montesa y de su hermano Don Felipe de Borja, la manera de como gobernaron Oran y Mazalquivir... siendo alli capitanes generales*, Madrid, Tello, 1889, 4<sup>o</sup>, se recommande par la vivacité de ses récits qui se rapportent à la période 1567-1573. La seconde partie de cet ouvrage est inédite. J. Cazenave a publié la traduction de deux chapitres sous le titre : *Deux razzias mouvementées des Espagnols à Oran au XVI<sup>e</sup> siècle*, B. S. G. O., t. XLV, fasc. CLXXI (3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trim. 1925).

(4) De la Roncière, *Histoire de la marine française*, t. III, *Les guerres d'Italie*, Paris, Plon, 1906, 8<sup>o</sup> ; Manfroni, *Storia della marina italiana della caduta di Constantinopoli alla battaglia di Lepanto*, Roma, 1897, 8<sup>o</sup> ; C. F. Duro, *Armada Espanola desde la Union de los reinos de Castilla y de Aragon*, op. cit.

meurent, malgré quelques heureux essais (1), tout à fait insuffisantes. Pour un détail technique exact, pour un renseignement précis, on donnerait sans regret bien des chapitres de cette littérature militaire où l'on ressent moins profondément la réalité de la vie méditerranéenne que dans telles remarques de Cervantès sur les tempêtes du golfe du Lion, les mouillages de Sardaigne ou les bagnes d'Alger.

Mais là n'est pas malgré tout notre grief essentiel. Les historiens, à mon avis, ne nous ont donné le plus souvent en étudiant les rapports de l'Espagne et du Maghreb, qu'une vue partielle de la question. M. Merriman, dans les chapitres excellents de son grand ouvrage (2), s'occupe avant tout des rapports des entreprises d'Afrique avec les complications de la politique européenne ou pour mieux dire, de la politique générale. E. Mercier (3) dont l'œuvre reste notre meilleur guide dans les forêts et les fourrés de l'histoire du Maghreb, juge les mêmes événements du point de vue nord-africain, point de vue qui est encore plus strictement celui d'A. Cour dans son ouvrage sur *l'Etablissement des dynasties des Chérifs au Maroc et leur rivalité avec les Turcs d'Alger* (4). Par contre, tous les livres consacrés à la vie du cardinal Ximénès et ils sont nombreux, considèrent plutôt d'Espagne, de Tolède, le déroulement de la croisade contre le Maghreb. On pourrait multiplier ces exemples et classer, avec quelque excès parfois, les historiens de

---

(1) Notamment Monchicourt, *op. cit.* et *Essai bibliographique sur les plans imprimés de Tripoli, Djerba et Tunis La Goulette*. R. A. 1925 ; Massignon, *Le Maroc dans les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle*, Alger, 1906, 4<sup>e</sup> ; R. Ricard, *La côte atlantique du Maroc d'après les instructions nautiques des Portugais*, Hespéris, 1927.

(2) Merriman, *op. cit.*, t. II et III.

(3) E. Mercier, *op. cit.*, t. II et III. Le livre de Hamet, *Histoire du Maghreb*, 1923, ne remplace pas en effet, le vieil ouvrage de Mercier.

(4) Cour, *op. cit.*

l'Afrique espagnole en trois catégories suivant qu'ils se sont placés, pour étudier le détail des événements, au point de vue de l'Espagne, du Maghreb ou de l'histoire générale (1).

On a trop oublié aussi, me semble-t-il, que la question d'Afrique s'est progressivement transformée au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. On s'est abusé sur l'apparente unité, sur la monotonie du sujet, pourrait-on dire, les historiens n'ont pas suffisamment indiqué la transformation et l'évolution des problèmes. Ils ont arbitrairement étendu dans le temps la signification de certains documents nettement limités cependant à une époque. Il serait utile et suggestif, dans une bibliographie critique, de signaler à propos de chaque ouvrage intéressant les entreprises espagnoles d'Afrique au XVI<sup>e</sup> siècle les dates des témoignages et des documents utilisés.

En indiquant ainsi longuement ce que je considère comme les défauts, disons les inconvénients, des ouvrages dont nous disposons aujourd'hui sur la croisade espagnole d'Afrique, je crois avoir marqué les idées directrices de cet article. On n'y trouvera pas les portraits de pied en cape des multiples acteurs des guerres africaines. On n'y trouvera pas davantage les récits circonstanciés des combats et des rencontres entre chrétiens et musulmans. Je me suis en outre constamment préoccupé de montrer au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, l'étroite liaison des entreprises africaines, de l'histoire espagnole et des complications européennes. J'ai tenu enfin à marquer nettement les trois grandes étapes de la question d'Afrique au XVI<sup>e</sup> siècle. De 1492 à 1516 les Espagnols luttent contre les Maures d'Afrique et se laissent détourner de leurs entreprises africaines par les guerres d'Italie. De 1516 à 1559, les

---

(1) Ballesteros, *H. de España*, t. iv, Barcelona, 8<sup>e</sup>, p. 482 et suiv., sépare dans son exposé l'histoire des entreprises des Espagnols au Maroc et le récit de leurs démêlés avec le reste de l'Afrique du Nord.

maîtres de l'Espagne luttent avant tout contre les corsaires algérois quand les grandes luttes européennes leur en laissent le temps et les moyens. De 1559 à 1577, l'intervention plus suivie des Turcs de Constantinople dans les grands conflits méditerranéens donne à la lutte un caractère nouveau. Cette période s'achève avec l'abandon de fait par le gouvernement de Philippe II, de toute politique impérialiste en Afrique du Nord. A l'étude les caractères et les limites de ces périodes n'apparaissent pas, évidemment, d'une netteté rigoureuse. Il m'a semblé cependant commode d'étudier successivement à larges traits ces trois étapes de la question d'Afrique entre les dates de 1492, année de la prise de Grenade, et 1577, année où fut conclue la trêve entre l'Espagne et les Turcs.

## I

La première période que nous avons distinguée va de la prise de Grenade à la mort de Ferdinand le Catholique, survenue en 1516. Elle pose tout d'abord le difficile problème des origines des guerres africaines. Il m'a semblé utile d'isoler tout d'abord dans ce problème initial trois grandes questions : l'importance du passé, l'influence des intérêts spirituels, ou mieux des passions religieuses, le rôle des intérêts temporels.

★★

Les entreprises africaines sont chronologiquement la suite de la guerre victorieuse de Grenade (1), en sont-elles la conséquence directe ? Il est prudent de ne pas exagérer à ce sujet. La guerre de Grenade a simplement rendu possibles les expéditions africaines. Le premier résultat de la victoire de 1492 ce fut en effet d'amener

---

(1) Sanchez Alonso, *op. cit.*, indications bibliographiques, p. 91 et suivantes.

les Espagnols aux portes mêmes de l'Afrique du Nord. Après la conquête du royaume de Grenade, le détroit de Gibraltar est devenu la frontière méridionale de l'Espagne. Frontière insuffisante à vrai dire entre le monde chrétien de la péninsule et le monde musulman d'Afrique (1). Dans le Far-West méditerranéen, les côtes d'Espagne et d'Afrique se rapprochent au point que d'une rive on distingue les feux allumés sur l'autre rive. La Méditerranée occidentale n'est plus, ainsi qu'on la justement remarqué, qu'un bras de mer, une Manche, un « Channel » (2) facile à traverser et qui ne peut jouer le rôle d'obstacle. Journallement, au XVI<sup>e</sup> siècle, de petites barques faisaient le trajet entre Velez de la Gomera et Malaga (3) sans craindre les fureurs de la mer. Il ne fallait pas plus d'une journée par bon vent pour franchir la distance qui sépare Valence de la côte oranaise. En 1492 les Rois catholiques possèdent non seulement la riche Vega de Grenade mais encore le littoral méridional de l'Andalousie avec tous ses excellents ports de guette. N'était-il pas alors naturel de songer à poursuivre sur le sol d'Afrique la lutte contre les infidèles qui fréquemment avaient maille à partir avec les marchands de Gibraltar ou les pêcheurs de thons d'Almeria ? En second lieu la victoire de Grenade délivrait l'Espagne de cette longue guerre contre les Maures de la péninsule qui avait pendant des siècles, absorbé toutes ses forces vives. L'Espagne, après le grand triomphe de 1492, s'est trouvée

---

(1) Cf. J. Brunhes, *L'irrigation... dans la péninsule ibérique et dans l'Afrique du Nord*, Paris, Naud, 1902, 8°, « la péninsule ibérique est toute voisine au contraire par ses rivages méridionaux, des rivages africains... les deux rivages se font face, se suivent et se ressemblent. L'Espagne est moins séparée de l'Afrique que de l'Europe, et elle en est moins indépendante », p. 19.

(2) R. Lespès, *Alger, Esquisse de Géographie urbaine*, Alger, Carbonel, 1925, 8°, « une ligne réunissant le cap de la Nao et le cap Caxine délimite assez bien ce « Channel » de la Méditerranée occidentale », p. 11.

(3) N. Blum, *op. cit.*, p. 73.

riche « de toutes sortes d'énergies » enfin rendues libres par la fin de la croisade musulmane (1). A ces énergies, l'Afrique du Nord s'offrait comme un théâtre d'expansion et d'aventures. Un épisode peut-être légendaire que répètent les biographes de Ximénès me semble avoir la valeur d'un symbole (2). Un jour de l'année 1492, le futur cardinal, déjà provincial des Franciscains et confesseur de la Reine, en traversant la campagne de Gibraltar, aurait formé le projet un peu fou de passer en Afrique, au pays des infidèles, ainsi qu'avait voulu le faire Saint François lui-même quelques centaines d'années auparavant. La vue des promontoires de l'Afrique voisine au delà des eaux du détroit, les rêves d'une foi ardente, on aime à se l'imaginer, donnèrent peut-être alors à Ximénès le désir ou le pressentiment des guerres prochaines. Ce moine des pieuses biographies ne personnifie-t-il pas l'Espagne elle-même au lendemain de l'effondrement de Grenade ?

Si l'on remonte le cours de l'histoire espagnole au delà du terme de la guerre de Grenade, on trouve à chaque instant la marque des rapports multiples qui ont existé entre les pays d'Espagne et d'Afrique. Au Moyen Age, l'ignorance mutuelle ne fut jamais la règle. Ces rapports ont-ils eu leur part d'influence dans la genèse de la croisade d'Afrique ? Le recueil de de Mas-Latrie (3

---

(1) Lemonnier, in *Histoire de France*, de Lavissee, t. v, 1, 19-21,

(2) N. Blum, *op. cit.*, pp. 1 et 2.

(3) De Mas-Latrie, *Traité de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au Moyen-Age*, Paris, Plon, 1866, in-4°, cet ouvrage est complété par un volume in-4° publié en 1872 à Paris, chez Baur et Deltaille et intitulé *Supplément et Tables*. De Mas-Latrie a publié dans un volume à part *Relations et commerce de l'Afrique du Nord ou Moghreb avec les nations chrétiennes au Moyen-Age*, Paris, Firmin Didot, 1886, in-12, l'introduction historique dont il avait fait précéder son ouvrage, *Traité*, le texte n'a subi que des modifications de détail.

Il serait nécessaire pour une étude plus complète de tenir compte de certains ouvrages de détail : A. Coudray, *Tlemcen, centre commercial*.

offrirait un guide précieux dans la recherche précise de ces origines lointaines. La place réservée à l'Espagne dans ce recueil de traités, de documents officiels, de fragments détachés des vieilles chroniques est malheureusement assez restreinte. Les exemples qu'il nous fournit ne se rapportent qu'aux seuls royaumes de Majorque et d'Aragon, et se limitent à la période qui va du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> ; ils sont malgré tout suffisants pour faire comprendre de quelle façon s'est posée à l'Espagne chrétienne la question d'Afrique dans les derniers siècles du Moyen Age.

A partir du XI<sup>e</sup> siècle, l'intérêt politique, l'esprit mercantile, le goût des aventures provoquèrent des relations assez suivies entre le royaume d'Aragon et les états du Maghreb. « Entre les rois d'Aragon, écrit de Mas-Latrie, et les rois du Maghreb, il y eut toujours à débattre des questions de paix et de guerre soit à cause du tribut que les rois d'Aragon prétendaient exiger quelque temps des sultans de Tunis comme héritiers des droits de Charles d'Anjou, soit en raison des secours d'argent, d'hommes et de navires qu'il accordèrent à quelques-uns des émirs, soit à cause de la coopération effective qu'ils en réclamèrent à leur tour contre leurs ennemis chrétiens ou musulmans (1) ». La question des rapports commer-

---

*ou Moyen-Age et jusqu'à l'occupation turque, 1896. Nous devons à l'auteur le privilège d'avoir parcouru en entier cet ouvrage dont quelques fragments ont seuls été publiés dans Coudray, *Le commerce de Tlemcen au Moyen-Age*, B. S. G. O., p. 229-253 et 422-430 ; l'excellent article de P. de Cenival, *L'église chrétienne de Marrakech au XIII<sup>e</sup> siècle.*, Hespéris, 1927, t. VII, p. 69-84, résume nos connaissances sur ce point d'histoire. (Notes bibliographiques intéressantes).*

Les anciens ouvrages de Mauroy, *Du commerce des peuples de l'Afrique septentrionale, dans l'antiquité au Moyen-Age et dans les temps modernes*, Paris, 1865, 8<sup>o</sup>, ou de la Primaudaie, *Le commerce et la navigation de l'Algérie avant la conquête française*, Paris, 1861, 8<sup>o</sup>, présentent peu d'intérêt. Ch. de la Roncière, *La découverte de l'Afrique au Moyen-Age*, 3 vol. 4<sup>o</sup>, très intéressant, ne répond pas exactement à son titre.

(1) De Mas-Latrie, *Traité*s, p. 21 et 22.

ciaux est à la fois plus intéressante et plus confuse que le problème des relations politiques. Les gens du Roussillon, les habitants de Majorque, et surtout les Catalans, fréquentèrent de bonne heure les grandes villes marchandes du Maghreb. Des documents du XIII<sup>e</sup> siècle signalent la présence des catalans et des aragonais à Tunis (1), à Bougie (2), à Constantine (3), à Oran (4), à Tlemcen (5) et au Maroc (6). L'énumération des marchandises échangées est longue et difficile à dresser. Les Espagnols exportaient avant tout à destination du Maghreb, des céréales, des fers ouvrés, des objets manufacturés, des toiles, des épices venus d'Orient, et, malgré les défenses répétées, des armes de guerre. Il leur fallait, dans l'Afrique du Nord, lutter contre la redoutable concurrence de Venise, de Gênes, de Pise, de Florence et de Marseille. Les marchands italiens et provençaux disputaient aux catalans non seulement le ravitaillement des marchés locaux, mais aussi l'exploitation des richesses nord-africaines, au premier rang desquelles figuraient les pêcheries de corail. Les catalans, grâce à leur activité, à leur habileté, à leur énergie, surent se ménager, aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, une place importante dans les fon-

---

(1) De Mas-Latrie, *Supplément*, p. 43. Les Catalans avaient à Tunis la préférence pour l'affermage de la gabelle.

(2) De Mas-Latrie, *Traité*, p. 178.

(3) De Mas-Latrie, *Supplément*, p. 19-39. Les Aragonais ont peut-être eu des fondouks et des consuls à Constantine.

(4) Selon toute vraisemblance, de Mas-Latrie fournit sur le commerce chrétien à Oran de nombreux détails, il n'est jamais fait mention spécialement des Catalans, de Mas-Latrie, *Traité*... (*Introduction*) p. 32, 51, 101, 184, 185, 236, 259, 330, 338, 341.

(5) Entre autres passages utiles de l'ouvrage de de Mas-Latrie, lire *Supplément*, p. 45, la lettre de Jacques II, roi d'Aragon, 170 et 1391, et le commentaire qui la précède. Sur le centre tlemcénien Coudray, *op. cit.* passim.

(6) Au temps de Pierre IV d'Aragon les relations commerciales furent entre l'Aragon et le Maroc, aussi bonnes semble-t-il que les relations politiques. Les documents de de Mas-Latrie, p. 325 et suiv. ne font pas sur cette question toute la lumière désirable.

doucks de Tunis, de Bougie et de Tlemcen et dans le trafic caravanier à destination du Soudan. Les caractères mêmes de ce commerce où chaque marchand est à la fois commerçant, contrebandier et pirate, ne sont pas, il s'en faut, sa moindre originalité. Au XVI<sup>e</sup> siècle, bien des détails rappelleront, à s'y méprendre, ces pratiques du temps passé.

Enfin, les routiers catalans dont les aventures défrayèrent les chroniques de tous les pays méditerranéens, trouvèrent souvent, au Moyen Age, l'occasion de s'employer dans les fréquentes querelles de l'Afrique du Nord. Comme les Grecs, jadis, dans l'empire perse, les chrétiens, et parmi eux de nombreux espagnols, louèrent leurs services aux émirs du Maghreb (1). Ils jouèrent un rôle important dans l'histoire mouvementée du Maroc et du royaume de Tlemcen. Au XVI<sup>e</sup> siècle encore, les souverains Hafsides de Tunis avaient à leur service une garde chrétienne (2). L'un de ces aventuriers, le chroniqueur Ramon Muntaner (3) a tenu le journal de sa vie romanesque, dont quelques pages se rapportent au pays africain. Suivons un instant son récit. A son retour de Romanie, en 1310, Muntaner avait été chargé par le roi de Sicile de faire la conquête des petites îles tunisiennes de Djerba et de Kerkeni. Il s'acquitta

---

(1) De Mas-Latrie. *Traités... Introduction*, p. 22-33, 135-129, 147-152. *Supplément*, 32-69 en ce qui concerne les indications générales. La table analytique du supplément, p. 114, fournit l'énumération imposante des multiples détails des documents publiés relatifs à cette question, Pierre de Cenival, *op. cit.*, p. 73 et suiv.

(2) La Primaudaie, *Documents*, R. A., t. XIX, mémoire du capitaine Ochoa d'Ercilla sur les affaires de Tunis, p. 268-272. On appelait ces chrétiens « los Rebatines », p. 270.

(3) Ramon Muntaner, *Chronica o descripcio dels fets, e haranyets del Inclyt Rey Don Jayme, primer rey Darago e de molts de sos descendens*, Valencia, 1558, CCLV fol. Une édition allemande a été donnée en 1840 à Stuttgart par le D<sup>r</sup> Karl Lang. *Chronik des edlen en Ramon Muntaner*, hgg von D<sup>r</sup> Karl Lang, Stuttgart, 1874, in-12, sur Ramon Muntaner, voir Boffarull y Broca, *Ramon Muntaner, guerrero y cronista*, Barcelone, 1883, 4<sup>e</sup>.

de sa tâche avec succès et Roger, roi de Sicile, lui céda, juste récompense, « la possession seigneuriale des îles de Djerba et de Kerkeni, avec la faculté de pourvoir comme il l'entendrait, à la garde et à l'entretien des forteresses. Muntaner, voulant passer le temps de son commandement en Afrique avec sa famille, alla chercher sa femme à Valence; à son retour, il toucha Majorque et y rendit ses devoirs au roi don Sanche qui venait de succéder à son père Jacques 1<sup>er</sup>, puis il revint à Gerba où ses vassaux arabes lui payèrent un don de joyeuse entrée de deux mille besants. Il demeurera ensuite trois ans au milieu d'eux avec les siens « en bonne paix, tous étant joyeux et satisfaits », puis il entra en Espagne... (1) ».

De ces événements multiples du passé lointain, n'y a-t-il pas à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, quelques survivances, quelques souvenirs qui subsistent? Il est difficile de le dire, en tout cas au lendemain de la prise de Grenade l'Afrique du Nord n'apparaît pas comme un monde nouveau absolument inconnu. C'est une route déjà parcourue bien des fois par les marins catalans, les envoyés des princes chrétiens et les aventuriers que la route qui mène aux rivages d'Afrique et que va emprunter la croisade espagnole (2).

\*  
\* \*

Le fanatisme religieux, la passion de convertir, le désir de repousser les frontières de l'Islam ont, dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, durant tout le XVI<sup>e</sup> siècle, poussé les Espagnols à intervenir dans les pays musulmans d'Afri-

---

(1) De Mas-Latrie, *Traité*s, p. 160.

(2) C'est, à juste titre que songeant à tout ce passé Manuel Ortega a pu écrire dans son livre *Espana en Marruecos*, Madrid, 1917, p. 7, que l'histoire d'Espagne fut « durante ocho centurias la historia de Marruecos ». Le jugement serait plus équitable et plus profond encore s'il avait écrit Africa à la place de Marruecos.

que du Nord. Instinctivement pour désigner ces entreprises, le mot commode de croisade vient sous la plume, on ne s'est pas fait faute de l'employer déjà bien des fois (1).

Les souverains d'Espagne allaient faire vraiment là leur métier de Rois catholiques. Toute leur correspondance, au sujet des affaires d'Afrique, abonde en allusions sur le caractère religieux de leur politique. Ferdinand le Catholique répète à plusieurs reprises qu'il lutte « pour le service de Dieu », qu'il agit par zèle « à l'endroit de notre sainte religion », qu'il attaque « les ennemis de la sainte foi catholique (2) ». On peut, certes, mettre en doute la sincérité de Ferdinand le Catholique, ne voir là que de simples formules épistolaires.

---

(1) Le mot ou du moins l'idée. « Ferdinand et Isabelle eurent à cœur de continuer leur croisade pour atteindre au delà de la Méditerranée ces infidèles qui étaient venus si souvent au secours de leurs frères d'Espagne » (de Castries, *op. cit.*, p. 1). « Les Espagnols n'avaient d'autre ambition que de porter en Afrique la guerre qui pendant tant d'années s'était déroulée sur leur sol, et d'amener par les armes tout le pays des Maures à la foi du Christ. » (E. Cat, *De Caroli in Africa rebus gestis*, p. 2) — « Il ne faut pas oublier que l'entreprise d'Oran conserva toujours le caractère d'une entreprise religieuse, d'une sorte de croisade permanente » (Ruff. *op. cit.*, p. 10) — Le cardinal Ximénès mérite d'être « illustre dans la postérité ne fût-ce que par sa pensée d'arracher l'Afrique septentrionale à la barbarie musulmane pour y faire triompher le christianisme et la civilisation. » (Berbruger, *Le Pignon d'Alger*, p. 6. — « Spain was by far the most enthusiastic for the waging of the Holy war » (Merriman, *op. cit.*, t. III, p. 288).

(2) Cat, *op. cit.*, lettre de Ferdinand le Catholique à son ambassadeur près le roi de France, Ieronymo de Cabanillas, p. 9-12, abonde en expressions de ce genre : « los Moros de Africa, enemigos de nuestra santa fe », p. 10, « la devocion y inclinacion que tengo a esta santa empresa contra los infieles », p. 11, « por esto de la guerra de los infieles deveys trabajar quanto pudieres en la paz y union universal de los christianos. » — Les lettres de Ferdinand le Catholique au vice-roi de Naples et au vice-roi de Sicile qu'a publiées M. Monchicourt, *op. cit.*, fournissent l'indication d'expressions analogues : « la dicha armada para poder hacer vela con la guia de Dios... », p. 8 [tirage à part] ; « ... plaziendo à nro señor faremos vela », p. 12 « mediante el ayuda de Dios nro señor. », etc. Ces clauses épistolaires se rencontrent dans toute la correspondance diplomatique de Charles Quint et de Philippe II.

Elles n'en ont pas moins leur importance et leur valeur. On ne saurait par contre, douter un instant de la sincérité religieuse d'Isabelle la Catholique.

La papauté s'est intéressée à la croisade africaine, dès le principe, mais d'assez loin, il faut bien le dire, sous les pontificats successifs d'Alexandre VI Borgia (1492-1503) et de Jules II (1503-1513). Les souverains pontifes étaient alors trop occupés par les complications de la politique italienne pour prêter une attention soutenue aux événements du pays nord-africain. Ce ne sera que beaucoup plus tard, au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, quand la Contre Réforme catholique aura porté ses fruits que la papauté fournira à l'Espagne une aide efficace contre les musulmans d'Afrique du Nord (1). Malgré la déchéance de la Papauté, malgré le triomphe à Rome du temporel sur le spirituel, les souverains catholiques obtinrent tout de même quelque secours de la curie romaine. En 1493 et 1494, deux bulles d'Alexandre VI

---

(1) Les relations entre l'Espagne et la Papauté à la fin du XV<sup>e</sup> siècle ont été surtout étudiées dans la mesure où elles intéressaient les complications européennes, particulièrement les événements d'Italie. Le catalogue V des Arch. de Simancas. *Patronato Real 834-1851*. Ch. VII. Capitulaciones con pontifices, p. 186 et suiv., donnent pour le XV<sup>e</sup> siècle et l'ensemble de notre période l'indication de nombreux documents inédits. On connaît mieux les relations de Rome et de l'Espagne au XVI<sup>e</sup> siècle. Elles forment l'un des problèmes historiques les plus embrouillés de ce siècle. Les relations furent mouvementées, on connaît le sac de Rome en 1527, la guerre contre Paul IV, les difficultés soulevées par Philippe II lors de la dernière session du Concile de Trente. L'aide de Rome à l'Espagne contre les infidèles n'en demeura pas moins efficace, Elle fut à la fois diplomatique et financière. Cette aide financière mériterait d'être étudiée de près. La *crusada* en constituait la partie essentielle, mais non la seule. Il serait trop long d'entrer à ce propos dans des détails car la situation s'est modifiée au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. A la fin du règne de Philippe II le roi catholique outre la *crusada* percevait deux impôts l'*escusado* et le *subsidio*. Un document inédit [B. N. F. FR. 3844] définit ainsi l'*escusado* « dixième partie de ce qui se divise pour chaque église », le *subsidio* « une sorte de décimes pour l'entretien de la guerre contre les infidèles payé par tous les gens d'église... »

apportaient à la croisade africaine la bénédiction pontificale et lui fournirent ses titres de prétention. Enfin, en considération des services rendus contre les infidèles, les souverains espagnols continuèrent à percevoir, avec l'assentiment de Rome, le précieux impôt de la *cruzada* (1).

La guerre d'Afrique a dû ses allures de croisade surtout au rôle que le clergé de la péninsule a su prendre dans sa conduite. L'Eglise d'Espagne s'est vivement, passionnément intéressée à la lutte contre les Maures d'Afrique dont à plusieurs reprises elle a voulu faire sa chose. Nous ne connaissons malheureusement avec quelque précision que la part éminente prise aux expéditions d'Afrique par les archevêques de Tolède. L'archevêque de Tolède était primat d'Espagne, il prenait immédiatement rang dans l'échelle des dignités après les princes du sang, il était grand chancelier de Castille, il était enfin et de beaucoup, le plus riche propriétaire foncier d'Espagne (2). Il apparaissait déjà aux approches du XVI<sup>e</sup> siècle comme le maître spirituel des royaumes espagnols, le roi sans couronne de la péninsule, aussi fort souvent, ainsi que le montre le déroulement de l'his-

---

(1) La *cruzada* était un véritable impôt s'étendant à tous les sujets du roi catholique. Le Pape l'accordait tous les cinq ans. En principe elle était primitivement une aide donnée aux maîtres de l'Espagne chrétienne contre les maures. Elle s'était maintenue au delà du terme de la guerre de Grenade. Tout sujet du roi catholique était obligé d'acheter la bulle de la *cruzada* « alors même qu'il ne faisait pas usage des dispenses qu'elle conférait », de Castries, *op. cit.*, note p. 28.

(2) Marsollier, *Histoire du ministère du cardinal Ximenez, archevêque de Tolède et régent d'Espagne*, Toulouse, 1643, in-12<sup>o</sup>, p. 79. La politique de Ximenez n'était pas chose nouvelle, Son prédécesseur n'était-il pas mort des fatigues endurées pendant le siège de Grenade ? Ses successeurs restèrent fidèles à sa politique. Cf. La Primaudaie, *Documents, R. A.*, t. XIX. *Lettre écrite à Sa Majesté sur la nécessité de former une armée navale pour attaquer Barberousse*, 26 juillet 1531, p. 181 et suiv. Voir ci-dessous indication du rôle de Siliceo en 1556.

toire espagnole, que le roi catholique lui-même. En 1495, le siège archiépiscopal de Tolède fut donné à Ximénès, dont le nom est demeuré célèbre. L'activité de Ximénès se tourna assez vite vers l'Afrique. En 1505, il fut l'instigateur de l'expédition contre Mers-el-Kébir (1). En 1509, il réussit malgré les intrigues de la Cour, malgré les complots des conseillers, que N. Blum appelle joliment les « anticoloniaux » (2), malgré la mauvaise volonté évidente de Ferdinand le Catholique à mener à bonne fin l'expédition contre Oran. On trouvera de la « croisade de Ximénès » de multiples récits qui mettent tous en lumière le grand rôle du Cardinal. Ximénès avait dû, on le sait, avancer l'argent nécessaire à l'équipement de l'armada. Il fit appel, pour réunir les sommes nécessaires, à la générosité de toutes les églises d'Espagne. « Elles lui envoyèrent, écrit Marsollier (3), des sommes considérables. Le chapitre de Tolède se piqua si bien de seconder le zèle de son archevêque qu'il y eut des chanoines qui vendirent jusqu'à leur chapelle et à leur vaisselle d'argent ». On saisit là sur le vif l'enthousiasme que suscitèrent les premières grandes entreprises contre les rivages d'Afrique. Ce n'est donc pas sans raison apparente que l'on a pu parler de la croisade de Ximénès, et voir en lui, de bonne foi, le dernier des grands croisés.

Le rôle des masses espagnoles dans la croisade d'Afrique serait intéressant à préciser. On a représenté volontiers ces masses espagnoles, à l'époque des Rois catholiques, soulevées par les passions religieuses, respirant le plus pur enthousiasme des croisades. Il est mal-

---

(1) N. Blum, *op. cit.*, p. 4 et suivantes, Calindo de Yera, *Conquistas de los Espanoles en Africa, Oran y Mazalquivir*, R. M. Amer, 1882, Berbrugger, Oran. Traduction de rapports officiels espagnols sur la prise de Mers-el-Kebir en 1505, R. A., 1869, p. 100-115.

(2) N. Blum, *op. cit.*, p. 69.

(3) Marsollier, *op. cit.*, p. 318.

heureusement difficile de parler avec exactitude des sentiments du peuple espagnol à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, de ses passions et de ses opinions. Dans ce domaine, le contrôle de l'histoire n'est guère possible. On a parfois indiqué qu'il existait alors une véritable politique nationale de l'Espagne dirigée contre l'Islam (1). Le fait n'est pas prouvé et rien ne nous dit, après tout, que cette attitude politique de l'Espagne ait été dictée par des motifs religieux. La part du spirituel est là, malaisée à déterminer. Nous retrouverons cette question au cours même de cet article, on n'a pas la prétention de l'avoir résolue.

\*  
\* \*

Au temps de Ferdinand le Catholique, de toute évidence, les expéditions africaines ont également répondu à des préoccupations temporelles. On n'entrevoit, de ce point de vue, que le rôle des seuls intérêts politiques. Les textes publiés ne permettent pas, en effet, d'attribuer une influence aux milieux marchands de Malaga, de Barcelone ou de Cadix dans l'élaboration de la politique africaine des Rois catholiques, rien ne montre, en tout cas, que l'occupation de rivages d'Afrique ait jamais été l'idéal, dans la mesure où l'on peut parler d'idéal en ce domaine, des marchands espagnols (2).

Le côté offensif de la politique africaine des souverains espagnols ne nous apparaît jamais nettement indiqué. Nous ne saisissons vraiment que l'attitude défensive des Espagnols, qui ont, semble-t-il, voulu par leurs interventions en Afrique, prévenir le danger de nou-

---

(1) R. Merriman, *op. cit.*, t. III, p. 292, pour la période de Charles-Quint a justement parlé du point de vue de l'Espagne « The spanish point of view about the conflict of the cross and the Crescent » et l'a opposé à la politique des conseillers « bourguignons » de l'empereur.

(2) S'il y a eu des rapports entre la politique officielle et les intérêts ou les revendications des marchands, on peut bien dire que dans l'état actuel de nos connaissances ils nous échappent entièrement.

velles invasions musulmanes et mettre un terme aux ravages de la piraterie barbaresque.

Depuis le Haut Moyen Age, depuis la grande invasion du VIII<sup>e</sup> siècle qui devait trouver dans les pays maghrébins ses hommes et son chemin, l'Afrique musulmane avait constitué pour les régions espagnoles un grave danger. Bien des exemples, au cours de cette longue histoire, illustreraient les désavantages qu'imposait à l'Espagne le voisinage immédiat du monde africain. Tant que les musulmans disputèrent aux chrétiens le sol de la péninsule, ils trouvèrent dans les pays pauvres de l'Atlas, des mercenaires prêts à les servir (1). En 1486 encore, des Africains, les *Gomares* (2) défendirent désespérément Malaga contre le chrétien. Incident caractéristique, à la veille de la campagne décisive contre Grenade, l'oncle du roi maure avait demandé l'autorisation de se retirer, lui et sa suite, en Afrique. A cette nouvelle, insignifiante à première vue, Isabelle la Catholique et le Conseil de Castille craignirent que le fugitif n'obtînt aide et secours auprès des Musulmans du Maghreb et ne pût sauver Grenade de la conquête chrétienne. Les avis de Ximénès, ses considérations sur les divisions des Musulmans d'Afrique calmèrent à grand'peine ces inquiétudes (3). Ce petit incident, la présence dans les eaux du détroit de Gibraltar de la flotte de Biscaye, nous font comprendre durant la guerre de Grenade, toute l'importance que les milieux officiels espagnols attribuaient au « danger africain ».

Continuellement, par la suite, l'attention des Rois Catholiques s'arrêta à l'examen de ces questions. Ain-

---

(1) A Cour, *op. cit.*, « Jusque là (1415), l'Afrique du nord-ouest avait été le grand réservoir d'hommes pour la guerre sainte contre les chrétiens de la péninsule », p. 29.

(2) Jane Dieulafoy, *Isabelle la Catholique, reine de Castille*, Paris, Hachette, 1920, 8<sup>e</sup>, p. 184. L'ouvrage est un peu romancé. Voir tout le chapitre intitulé *Le siège de Malaga*, p. 178 et suiv.

(3) Marsollier, *op. cit.*, p. 60 et 61.

si en 1501, à la suite des mesures d'intolérance qu'avait prises le cardinal Ximénès, les Maures d'Espagne se soulevaient dans les Alpujarras et la Sierra Vermeja. Les Rois Catholiques préparaient justement alors l'édit d'expulsion qui devait être promulgué en février 1502 ; ils s'inquiétèrent, à l'avance, des répercussions que cet événement pourrait avoir dans les pays musulmans d'Afrique. Ils redoutaient particulièrement qu'à l'annonce des mesures prises contre les Maures, un accord « une sainte ligue », ne se formât entre les Musulmans du Maghreb et le Soudan d'Egypte contre l'Espagne. Aussi dépêchèrent-ils au Caire, en 1501, un ambassadeur Pierre Martyr d'Anghera, qui sut obtenir du Soudan, fort à propos, un traité d'amitié qui interdit à temps tout essai de coalition musulmane (1).

Les craintes espagnoles se comprennent d'autant mieux que l'Islam était resté dans les limites mêmes de la péninsule un grave danger. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, nombreux étaient parmi les sujets du Roi Catholique, les descendants des Musulmans d'Espagne qui tous, en 1526, auront reçu le baptême (2). Ces « nouveaux chrétiens » formaient en Andalousie et à Valence une partie essentielle de la population, en Catalogne et en Aragon, ils constituaient de fortes colonies.

---

(1) Mariéjol, *Pierre Martyr d'Anghera, Sa vie et ses œuvres*, Paris, Hachette, 1887, 8°. Ch. V. L'ambassade du Caire, p. 48-71

(2) Les ouvrages essentiels sur la question morisque sont Lea. *The moriscos of Spain their conversion and expulsion*. Philadelphie, 1901, 8°, et Pascual Boronat, *Los moriscos españoles y su expulsión*, Estudio historico critico, Valence, 1901, 2 vol., 4°. Ce dernier ouvrage s'expose à de multiples critiques, il est chronologiquement et géographiquement restreint malgré les apparences à l'étude de l'expulsion des Morisques de Valence, il est en outre bien tendancieux, catholiquement tendancieux peut-on dire, mais il contient en appendice des documents très intéressants. Un résumé dans Dollfus *Morisques et chrétiens de 1492 à 1570*, *Revue d'histoire des religions*, 1889, un jugement pondéré dans Altamira, *Historia de Espana*. Barcelone, 1913, 3 vol., t. III, p. 208 et suiv. Il ne pouvait être question, dans cet article, d'exposer longuement la situation mouvante des Morisques.

La Castille proprement dite avait elle aussi ses Morisques. Sainte Thérèse enfant, dans sa petite ville d'Avila, sur le revers de la Sierra de Guadarrama, ne rêvait-elle pas de partir pour la montagne au pays des Maures et d'y subir le martyre (1). Ces Morisques demeuraient particulièrement en Andalousie et à Valence un très grand péril. Même convertis, ils demeuraient secrètement fidèles aux croyances du Coran. La propagande catholique, les procès de l'Inquisition ne pouvaient rien changer à cet état de choses. Bien plus, les Morisques restaient en relations avec les Musulmans d'Afrique, peut-être avec les Turcs de Constantinople. Les pirates barbaresques dans leurs incursions en territoire espagnol trouvaient auprès d'eux des guides dévoués et avertis (2). Les Musulmans du Maghreb encourageaient les Morisques dans leur résistance religieuse. A la fin du XV<sup>e</sup> siècle, dès avant la chute de Grenade, de nombreux Musulmans espagnols s'étaient réfugiés dans les pays maghrébins. Ces exilés comptaient, bien entendu, parmi les ennemis les plus acharnés de l'Espagne (3). Séparer les Morisques des Maures était, on le comprendra, une question vitale pour les Rois Catholiques. L'occupation des rivages nord-africains n'était-elle pas une solution partielle de cette difficulté ?

Posséder les côtes de l'Afrique du Nord, c'était aussi rendre impossible la piraterie musulmane. Au XV<sup>e</sup> siècle, les côtes de l'Espagne, surtout les côtes méditerranéennes, avaient à souffrir des déprédations continuel-

---

(1) Louis Bertrand, *Ste Thérèse*, Paris, Fayard, 1927, in-12, p. 308.

(2) Haedo, *De la captivité à Alger*. R. A., t. xxxix, p. 240. Le témoignage est formel mais ne vaut à la lettre que pour la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Tout permet de croire qu'il en fut ainsi durant tout le XVI<sup>e</sup> siècle.

(3) Parmi eux se recrutèrent de nombreux corsaires. L'émigration des musulmans espagnols en Afrique du Nord n'a jamais donné lieu à une étude d'ensemble systématique.

les des corsaires. Depuis les rivages atlantiques jusqu'aux oueds sablonneux de Djerba, la course était la grande ressource des ports maghrébins. A Tanger, dans la rivière de Larache, à Hone, à Oran, à Alger, à Bougie, à Bizerte, à Tunis, pour ne citer que quelques noms importants (1), on armait des galères et des fustes qui couraient sus aux navires chrétiens. L'industrie de la course maritime, dans les dernières années du XV<sup>e</sup> siècle, n'était donc pas le monopole de quelques grands ports. Le détail a son importance, tout changera à ce point de vue au XVI<sup>e</sup> siècle avec la prodigieuse et rapide fortune d'Alger et de Tripoli.

La piraterie n'était pas chose nouvelle dans la Méditerranée occidentale (2). Depuis des siècles, musulmans et chrétiens la pratiquaient à l'envi. Au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècles, il ne faudrait pas s'y tromper, nombreux sont encore les corsaires chrétiens (3). Il semble cependant que la

---

(1) Cour, *op. cit.*, chapitre I, passim, de Mas-Latrie, *Traité*, p. 236 et suiv., résume à grands traits l'histoire de la question. La liste que nous fournissons n'a pas la prétention d'être complète, sur les côtes ouest de l'Afrique du Nord chaque baie, chaque flot est un centre de course, ainsi le Penon de Alhucemas, le Penon de Velez, la petite ville de Mellila. La ville de Tetouan détruite par les chrétiens avait été relevée par les Andalous, mais n'avait pas retrouvé son ancienne prospérité.

(2) De Mas-Latrie, *op. cit.*, Introduction, p. 232 et suiv.

(3) Sur la piraterie chrétienne en dépouillant les documents de l'Inquisition des Iles Canaries à l'A. H. N. de Madrid, j'ai trouvé un document très curieux : Padilla au Conseil de l'Inquisition 27 mai 1547, Leg<sup>o</sup> 2363, orig. En voici quelques fragments : « ... como estas islas de Canarias caen tan cercanas de Verberia ordinariamente todos los anos se hazen armadas y entradas en la Verberia donde se captivan muchos moros... » Les captifs pauvres se convertissent au christianisme, les riches paient rançon et demeurent musulmans. C'est en général un nouveau converti qui va négocier le rachat en Berbérie où il reste « el tpo que quiere comunicando y tratando con los moros, comiendo de sus comidas y haziendo sus ceremonias. » Certains de ces émissaires ne revenaient plus. Des musulmans, écrit Padilla, se font volontairement chrétiens et conduisent les armadas dans leur propre pays. « Suelen poner en captivos sus propios parientes ». Il s'agit là de très vieilles habitudes qui ne changeront guère puisque Padilla s'insurgera encore contre elles, dans une lettre datée du 29 juin 1561 leg<sup>o</sup> 2363 orig.

piraterie chrétienne n'était plus aussi active que par le passé. Au contraire, avec l'afflux des musulmans espagnols chassés par la « reconquista », la course déjà si prospère avait pris une ampleur nouvelle dans les ports du Maghreb (1). Quelques auteurs ont été frappés de l'importance de ce développement de la piraterie musulmane. Pour de Mas-Latrie (2), cette recrudescence de la course maritime a rendu nécessaires contre le Maghreb, les expéditions espagnoles dont le but principal fut l'aveuglement des ports de corsaires. Cette explication demanderait à être vérifiée sur des points de détail. Elle me paraît dans l'ensemble assez proche de la vérité.

\*  
\*\*

---

(1) Que l'on se reporte par exemple au texte souvent cité d'Ibn Khaldoun sur l'organisation de la course à Bougie, vers 1381. Ibn Khaldoun, *Hist. des Berbères*, traduction de Slane, Alger, 1857-1856. 4 v. 8<sup>e</sup>, t. III, p. 117. Le témoignage d'Ibn Khaldoun n'est d'ailleurs pas isolé. Le développement de la course dans les ports barbaresques se marque ainsi dès le XIV<sup>e</sup> siècle, donc avant l'émigration « andalouse » qu'entraîna la reconquista espagnole. Les Andalous ont d'ailleurs, cela ne fait aucun doute, contribué à l'accroissement de la piraterie barbaresque. Les victoires des chrétiens en Espagne ne furent pas non plus étrangères à la recrudescence de la guerre maritime dans les ports Maghrébins, à ce sujet le passage du Nechir el Mettiani cité par Cour, p. 41, est des plus instructifs, mais il est postérieur à la prise de Grenade. Y a-t-il des textes analogues antérieurs à 1492 ?

(2) De Mas-Latrie, *op. cit.*, p. 260, se contente d'une affirmation générale. Il la place en 1415. Il semble qu'il ait alors confondu Espagnols et Portugais, p. 26, les Avis ne sont pas une dynastie espagnole ! A. Cour a repris cette explication dans l'ouvrage que nous avons déjà si souvent cité (Ch., I, passim), mais il ne l'a ni critiquée, ni largement exposée. Elle ne lui semble peut-être pas exclusive. N'écrit-il pas, p. 51, « leurs méfaits [il s'agit des corsaires musulmans] joints au désir de Ximenez déterminèrent l'expédition contre Oran ? » Masqueray, *op. cit.*, p. 792, est plus catégorique : « les Espagnols ne se mirent en mouvement qu'après la prise de Grenade (1492) provoqués d'ailleurs par les Barbaresques qui, de concert avec les Morisques expulsés de l'Andalousie, avaient organisé la piraterie sur toute la côte de la Méditerranée depuis Velez de la Gomère jusqu'à Tunis. » Masqueray lui aussi s'en tient à une simple affirmation. Il nous manque pour conclure une connaissance plus étendue des documents des archives espagnoles et de l'histoire du Maghreb.

Telles furent les causes spirituelles et temporelles, du moins les causes essentielles, qui poussèrent les Espagnols à porter la guerre dans les pays nord-africains. Il n'est pas aisé, on s'en sera rendu compte par le bref exposé qui précède, d'indiquer dans leur complexité les mobiles de la croisade espagnole d'Afrique. A regarder les événements de très loin avec le désir systématique d'expliquer, nous avons simplifié sans doute, et outre mesure, la réalité vivante et confuse de l'histoire, où la part du hasard se devine si grande.

Pour toutes ces guerres d'Afrique, le mot de croisade convient-il ? On ne saurait évidemment ramener à une signification historique étroite ce mot qui, dans notre vocabulaire a fait une splendide fortune (1). Il marque simplement l'importance du spirituel dans les luttes d'Afrique. Or, ne fait-on pas justement la place trop grande à ces mobiles religieux ? Nous n'avons pas négligé au début de cet article d'insister sur les allures de croisade des expéditions d'Afrique. Nous avons ensuite, chemin faisant, noté le rôle des intérêts matériels. Le Roi Catholique, l'archevêque de Tolède, le Pape, ces grands artisans de la croisade n'ont pas été, eux aussi, sans songer aux intérêts matériels (2). La preuve se-

---

(1) Ne dit-on pas que l'expédition de Guillaume le Conquérant en 1066 a été une véritable croisade. Ruff qualifie de croisade la jordan de 1543 contre Tlemcen. M. Massignon parle même de croisade à propos des musulmans. V. *infra*, p. 214.

(2) Les guerres d'Afrique étaient pour le Roi catholique des prétextes qui permettaient d'obtenir de l'Eglise de larges subsides. Les archevêques de Tolède dans la lutte contre les Maures trouvaient l'occasion d'agrandir les limites de leur archevêché. A ce sujet le conflit qui devait surgir entre Ximénès et Ferdinand le Catholique à propos du gouvernement d'Oran est significatif. N. Blum ne semble pas avoir suivi l'importance des questions temporelles dans la politique de Ximénès. Le Pape enfin n'a-t-il pas agi souvent dans ce domaine autant en prince italien qu'en chef spirituel de la chrétienté ? Il avait à craindre aussi les incursions des pirates méditerranéens sur les côtes des États pontificaux. Les côtes venteuses de l'Italie centrale étaient heureusement d'un accès difficile. Guglielmoti, *La*

rait facile à donner. L'expression si commode « la croisade espagnole d'Afrique » nous semble dangereuse, elle exagère, elle augmente démesurément dans la genèse des guerres espagnoles contre le Maghreb la part du spirituel. L'esprit d'aventure, l'appât du gain ont eu, je le crois, une aussi grande emprise sur les hommes de l'Espagne des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle, que les préoccupations de salut éternel. Un petit événement nous permettra de juger à leur valeur ces croisés des guerres d'Afrique (1). En 1509, à Carthagène, les soldats en majorité espagnols qu'avait réunis Ximénès, travaillés secrètement par leurs chefs Pedro Navarro et Vianelli, se révoltaient. La vie de l'armée sur les collines désertes qui entourent Carthagène était évidemment très pénible. La flotte retenue à Malaga par des vents contraires n'apparaissait pas à l'horizon. On ne savait même pas quand on mettrait à la voile pour les côtes d'Afrique. La révolte ne fut pas cependant une protestation contre les multiples retards apportés, sans cause valable le plus souvent, au moment du départ. Les chefs en réalité, préféraient à l'expédition contre Oran les profits certains que procureraient la dilapidation des approvisionnements et la petite guerre de course si fructueuse que l'on pratiquait avec les galères bien équipées de l'armada (2). Les soldats des diocèses désiraient regagner leurs villages où les attendaient femmes et enfants. Les soldats de métier s'indignaient des lenteurs apportées au paiement de la solde, et il y avait parmi eux, écrit N. Blum « des hommes de sac et de corde, des mercenaires, vé-

---

*guerra dei pirati e la marina pontificia dal 1500 al 1560*, Florence. 1876, 2 vol. 8°, résume excellemment les luttes maritimes de la papauté contre les corsaires méditerranéens.

(1) N. Blum, *op. cit.*, p. 98-101.

(2) Marsollier, *op. cit.* « Il (Pedro Navarro) s'amusa même à fairei des courses et il ne tint pas à lui qu'il ne préférât le profit qui lu, revenait de cette petite guerre à la gloire qui l'attendait devant Oran » p. 323.

ritables soudards pour qui la question d'argent primait toutes les autres » (1). Seule, la promesse de payer immédiatement la solde calma les révoltés et les décida à monter sur les navires entrés enfin dans les eaux du port. Etranges croisés à la vérité !

On se fait peut-être de l'Espagne catholique d'alors une fausse image. On veut que tout le pays ait été ardemment catholique. Mais de cette époque d'exaltation religieuse, nous ne considérons par habitude que les exceptions lumineuses de la vie des saints, Saint Ignace, Sainte Thérèse, Saint Jean de la Croix, nous ne regardons qu'une courte période qui va en gros des années 1540-1550 aux années 1570-1580. Au delà de cette époque et de ces exemples, on devine une humanité vulgaire, robuste, grossière, brutale et souvent sanginaire, l'humanité des guerres de Grenade et des guerres d'Italie. N'est-ce pas là aussi par certains côtés, l'Espagne des guerres d'Afrique (2) ?

\*  
\*\*

La conquête espagnole allait dans l'Afrique du Nord profiter de circonstances extrêmement favorables. « Tout le pays, écrivait en avril 1494 Fernando de Zafra, est dans un tel état d'esprit qu'il semble que Dieu veuille le donner à leurs Majestés (3) ». Fernando de Zafra, secrétaire des Rois Catholiques avait été chargé, dès 1492, de surveiller le passage en Afrique des Maures exilés.

---

(1) N. Blum, *op. cit.*, p. 98.

(2) Nous avons déjà émis cette idée dans un article très bref, *Quelques lires d'histoire sur le XVI<sup>e</sup> siècle espagnol. Revue d'histoire moderne*, 1927.

(3) Fernando de Zafra, *Correspondencia sobre la empresa española en el Norte de Africa en el periodo 1492-1494*, Codoin, t. LI 46-109, p. 90, Le passage que nous citons a été traduit et utilisé par de Castries, *op. cit.*, p. 3.

Sa situation lui permettait d'être exactement renseigné sur les pays du Maghreb, en particulier sur les tribus marocaines des rivages méditerranéens qui désiraient vivement secouer le joug des rois de Fez et de Tlemcen. Ce sont ces tribus qu'il désigne dans sa lettre sous ces termes « tout le pays » qui prêtent à confusion. On peut, sans crainte d'erreur, étendre ce jugement au Maghreb tout entier. Au lendemain de la prise de Grenade, la décadence des états nord-africains était profonde. Les divisions politiques appelaient vraiment la conquête étrangère, en tout cas allaient faciliter la tâche des conquérants espagnols. La méconnaissance des armes « modernes » faisait des Maures des adversaires peu dangereux. Les seuls obstacles à une conquête rapide, l'afflux des réfugiés espagnols dans les pays maugrébins, la renaissance religieuse de l'Islam nord africain, la nature même du pays hostile à toute invasion, n'étaient pas bien redoutables.

A la fin du XV<sup>e</sup> siècle, l'anarchie politique, la confusion territoriale, le désordre de l'Afrique du Nord musulmane ne peuvent se décrire facilement et en peu de mots. On se perd dans la liste interminable des divisions politiques que Léon l'Africain (1) a consciencieusement énumérées du couchant au levant.

Aux vieilles divisions entre montagnards, agriculteurs des plaines, nomades chameliers du désert et des steppes, citadins de l'antique Ifriqya ou du Maroc occidental, aux grandes divisions régionales entre Maroc, Algérie et Tunisie qui n'ont jamais cessé de compter et vont s'affirmer (2) avec netteté et vigueur au XVI<sup>e</sup> siècle, de nouvelles divisions se sont ajoutées. E. Mer-

---

(1) Léon l'Africain, *Description de l'Afrique, tierce partie du monde*, pp. Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1890, 3 vol., 4<sup>e</sup>.

(2) G. Marçais in Gsell, Marçais, Yver, *Histoire de l'Algérie*, a très nettement souligné l'importance de ces grandes divisions géographiques au XVI<sup>e</sup> siècle, p. 162.

cier (1), pour en rendre compte, emploie le mot de féodalité. La mosaïque féodale s'ajoute ainsi aux autres bigarrures du pays. Le mot féodalité est-il exact ? Bien des auteurs l'ont employé, il est commode et utile bien qu'il me semble difficile de pousser très loin la comparaison entre les chefs maugrébins et les barons de la France féodale. En tout cas, le morcellement politique du pays apparaît comme prodigieux, ne serait-ce qu'au travers des documents espagnols où il est constamment question de tribus, de princes, de marabouts indépendants. Des villes, des villages formaient des états libres (2). Les oasis du Figuig constituaient ainsi un groupement autonome ; avant la conquête espagnole, Oran (3), sous la suzeraineté toute fictive des souverains de Tlemcen, apparaît comme une véritable république marchande indépendante. Bougie s'enrichit librement dans les dernières années du XV<sup>e</sup> siècle du commerce avec l'Italie et des profits de la course.

Ce serait un travail singulièrement utile mais bien long que de dresser la carte du Maghreb au début du XVI<sup>e</sup> siècle. M. Massignon (4) a déjà fait ce travail pour les pays du Maroc actuel. Il distingue nettement les pays au Nord et au Sud des montagnes de l'Atlas. « Au Sud

---

(1) E. Mercier, *op. cit.*, t. III, p. 2.

(2) Cour, *op. cit.*, p. 49, dans l'ouest des confréries, dans le centre et l'est, l'infiltration arabe seraient les responsables du morcellement politique.

(3) Marsollier, *op. cit.* « Oran, ville importante et d'autant plus considérable à l'égard de l'Espagne, qu'en étant plus voisine, elle pouvait favoriser toutes les descentes que les Maures y voudraient faire, elle formait alors une espèce de République sous la protection des rois de Tremecen ; son territoire n'était pas d'une fort grande étendue, mais les Maures chassés d'Espagne qui s'y étaient retirés, l'avaient tellement peuplée et enrichie qu'elle pouvait mettre sur pied des armées assez considérables », p. 312.

(4) L. Massignon, *Le Maroc dans les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle. Tableau géographique d'après Léon l'Africain*, Alger, Jourdan, 1906, 4<sup>e</sup>.

de l'Atlas c'est l'anarchie, écrit-il..., hormis le haut Dra'ah, les habitants pillés par les tribus arabes que nul ne réprime se groupent autour des saints personnages de leurs zaouïas... (1) ». Au Nord de l'Atlas s'étend le domaine des Beni Waṭṭas (2) dont Fez est la capitale. En bordure et à l'intérieur de ce domaine où le désordre est la règle, il existe, écrit M. Massignon, « une série de véritables principautés à peine vassales vivant de la croisade contre le chrétien (3) ». Le morcellement et le désordre des pays marocains profitaient aux Espagnols comme aux Portugais, bien que le royaume de Fez eût été réservé à la conquête portugaise. En 1497, le duc de Medina Sidonia prit Melilla, en 1508, le Peñon de Velez fut occupé, perdu en 1520 et réoccupé en 1564. Caçaça, aux portes de Melilla, fut enlevée en 1506, perdue en 1533 (4). Au Sud du Sous, des colons partis des Canaries occupèrent Santa Cruz de Mar Pequeña (5).

Dans le royaume de Tlemcen — grossièrement l'W algérien d'aujourd'hui — les grands fonctionnaires sont affranchis de la tutelle royale. Les prétendants, et ils ne manquent jamais, n'ont pas de peine à recruter des partisans pour lutter contre le pouvoir établi. « Les Rois y étaient détrônés par l'ambition de leurs fils, écrit Bargès (6), les fils se disputaient l'héritage de leur père ». Au XVI<sup>e</sup> siècle, avec l'intervention des chrétiens, puis des Turcs, les discordes civiles et les guerres fu-

---

(1) L. Massignon, *Le Maroc dans les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle*, p. 161-162.

(2) A. Cour, *La dynastie marocaine des Beni Waṭṭas (1420-1554)*, Constantine, Braham, 1920, 8°. Bibliographie, p. 4-11.

(3) L. Massignon, *op. cit.*, p. 161.

(4) De Castries, *op. cit.*, p. 8, note 1.

(5) L. Massignon, *op. cit.*, p. 162. Santa Cruz de Mar Pequena fut enlevée par le chérif en 1524, Fernandez Duro, *op. cit.*, t. 1, p. 154.

(6) Bargès (l'abbé J.-L.-L.), *Tlemcen ancienne capitale du royaume de ce nom ; sa topographie, son histoire*, Paris, Duprat, 1859, 8°, p. 199.

rent continuelles (1). Il est difficile de démêler l'écheveau embrouillé de ces luttes et de ces rivalités. On ne rendrait ce chaos intelligible qu'en discernant le rôle des tribus nomades qui remontent en été vers les régions du Tell, des agriculteurs sédentaires et des marchands citadins de Tlemcen. Est-ce possible ?

A l'Est, la même anarchie se retrouve dans le royaume de Tunis où la dynastie des Hafside semble réduite à l'impuissance. Le roi n'est même pas maître de la ville de Tunis où il doit se faire protéger par une garde chrétienne (2). Le Djebel er Ressay, la fameuse montagne du plomb, aux portes de la ville, échappe à l'autorité du Hafside (3). Très nombreuses sont les tribus indépendantes du pays tunisien. Au Sud, Djerba (4), grâce à son isolement, échappe à toute souveraineté. Kairouan, la grande ville religieuse, est constamment secouée par des révolutions.

Le Maghreb, entre les royaumes de Tunis et de Tlemcen, nous est moins bien connu. On fatiguerait cependant le lecteur avec l'énumération de tous les pouvoirs locaux qu'à consciencieusement indiqués E. Mercier (5) à propos de l'état des provinces d'Alger et de Constantine. Les villes de la côte forment autant de centres indépendants. L'Ouarsenis est habité par des tribus va-

---

(1) Ruff, *op. cit.*, ch. II. Le royaume de Tlemcen, p. 12-22. Après la perte d'Oran, privés du revenu des douanes du port, les rois de Tlemcen durent augmenter les impôts que payaient leurs sujets d'où des mécontentements constants.

(2) La Primaudaie, *Documents*, R. A., t. XIX, p. 270, v. supra, p. 197 note 2.

(3) *Id.* R. A., t. XXI, p. 216, mais le document, *Mémoire sur les cheikhs et les arabes du royaume de Tunis*, est de 1536.

(4) Les livres publiés sur Djerba sont nombreux. Monchicourt, *op. cit.*, dispense sur tous les points de la lecture des ouvrages antérieurs Cf. *Les descriptions de Djerba au XVI<sup>e</sup> siècle*, p. 75-85.

(5) E. Mercier, *op. cit.*, t. III, p. 6-8.

gabondes et libres. Dans les montagnes kabyles (1) s'opposent des dynasties rivales. Ainsi, là encore dans cette région intermédiaire, le morcellement politique est la règle.

La grande faiblesse des musulmans d'Afrique du Nord c'était, par rapport aux Espagnols, leur infériorité militaire caractéristique. Les Maures ne semblaient pas connaître les progrès techniques de l'art de la guerre et une lecture rapide des documents montre que cette infériorité subsista durant tout le XVI<sup>e</sup> siècle. Les habitants du Maghreb combattaient encore comme les compagnons de Sidi 'Oqba, la règle restait le corps à corps, les armes favorites le poignard, le sabre, la lance, les pierres ou les flèches. Ils ne savaient ni construire, ni assiéger les forteresses (2). Tant qu'ils luttèrent contre

---

(1) S. A. Boulifa, *Le Djurdjura à travers l'histoire depuis l'antiquité jusqu'à 1830*, Alger, 1925, 8°, est d'un maigre secours. Le livre de M. Boulifa est encombré, à propos des guerres espagnoles, de considérations morales qu'il serait cruel de citer *in extenso*, p. 89, note 2, ou p. 107.

(2) Les armes à feu apparaissent bien au cours du XVI<sup>e</sup> siècle dans les armées et les places fortes indigènes. Plusieurs rapports espagnols font mention des arquebusiers du roi de Tlemcen ; les escopettes furent employées par les indigènes contre les troupes du comte d'Alcaudète en 1543 [Ruff, *op. cit.*, tout le chapitre VII, intitulé *La campagne de Tlemcen (1543)*, p. 74-102 est utile à consulter]. Bien rares furent les « casbahs » qui n'eurent pas leurs canons, sacres ou bombardes. Les Maures eurent des armes « modernes » peut-on dire mais tout porte à croire qu'ils savaient à peine s'en servir. De l'avis du comte d'Alcaudète « l'escopetterie » si maladroite des Maures lors de la campagne de 1543 fut à peu près inoffensive et les flèches firent dans les rangs espagnols plus de victimes que les balles. A Tlemcen, durant cette même campagne les Espagnols retrouvèrent les pièces de canons qui leur avaient été enlevées à la suite du désastre de l'expédition de Martin de Angulo, les Maures n'avaient pas su seulement les utiliser. Autre exemple caractéristique, un capitaine espagnol, captif à Tunis, Ochoa d'Ercilla, de retour en Espagne, fit un long rapport sur l'état de la ville ; « ... dans la casbah, écrivait-il, il y a un gros canon que le roi a fait fondre l'année dernière, deux autres pièces plus petites, une demi couleuvrine et quatre sacres que les Maures de Tunis appellent *crisianicos* parce qu'ils ont été pris sur les

les seuls Maures, les désastres des Espagnols furent souvent dus au manque de vivres, aux surprises de la montagne et de la nuit, au désordre qui était la règle au retour des razzias victorieuses jamais à l'armement de leurs adversaires.

\*  
\* \*

Si la conquête espagnole a été favorisée dans les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle par les divisions du Maghreb et l'armement rudimentaire des indigènes, elle a été contrariée certainement par l'exode des musulmans espagnols en Afrique, le fanatisme musulman et le pays lui-même. Un bref exposé permettra de mettre les choses sur leur plan véritable.

L'immigration en masse des musulmans espagnols a provoqué dans le Maghreb bien des remous. L'arrivée des exilés a été le signal de conflits, de querelles. Un curieux document (1), une lettre d'un secrétaire du Sultan de Fez datée de 1491, donc antérieure aux arrivées massives qui suivirent la prise de Grenade, souligne déjà la violence des conflits entre Maures et Andalous. « Les Andalous, écrit le secrétaire qui rapporte là d'ailleurs leurs propres plaintes, n'avaient point trouvé [en

---

chrétiens, mais toute cette artillerie n'a ni trains, ni affûts et je n'ai jamais vu pour avoir soin de ces pièces et pour les servir que quatre artilleurs, deux chrétiens et deux renégats. » [La Primaudaie. *Doc.*, R. A., t. XIX, p. 268 et suiv. Mémoire du capitaine Ochoa de Ercilla sur les affaires du roi de Tunis, s. d.]. Voilà pourquoi les arquebusiers espagnols étaient si redoutés des Maures, pourquoi les troupes espagnoles pouvaient lutter avec de si faibles effectifs contre les masses désordonnées des indigènes.

(1) J. Müller, *Beitraege zur Geschichte der westlichen Araber*, fasc. I, p. 42-44. Ce document est cité d'après A. Cour, *op. cit.*, p. 45 et 46. Toute la page 45 de l'ouvrage de Cour est à retenir « les Andalous en venant au Moghrib, enrichirent les corsaires, mais apportèrent dans l'intérieur du pays la concurrence de négociants habiles, d'ouvriers et d'agriculteurs expérimentés. Un grand malaise en fut ressenti par les rudes populations berbères qui traduisirent leur mécontentement par des actes de violence... »

Afrique] l'accueil qui leur était dû..., ils n'avaient trouvé au pays d'Islam, au Maghreb... dans leur recherche d'un gagne-pain, ni douceur, ni bienveillance, ni facilités d'aucune sorte pas plus du côté des administrateurs des provinces que du public ». Sans doute, les Andalous ont-ils accru la population des ports maghrébins, rendu plus violente et plus active la guerre de course, mais ils ont aussi contribué à accroître la confusion et le désordre dans l'Afrique du Nord musulmane (1).

Dès le XV<sup>e</sup> siècle, on assiste de toute évidence à un renouveau de l'Islam maghrébin, à un regroupement de la société musulmane autour du clergé des confréries (2). On devine plus qu'on ne peut le préciser, le rôle éminent de ces confréries religieuses dans la vie spirituelle du pays nord-africain.

Elles apparaissent au XV<sup>e</sup> siècle déjà, complètement constituées avec les multiples et subtils rouages de leur

---

(1) Leur rôle sera grand dans la croissance d'Alger. Il semble bien qu'au Maroc l'afflux des Andalous n'a pas peu contribué à y sauver la civilisation et la société musulmanes.

(2) Presque tous les ouvrages consacrés aux confréries religieuses de l'Afrique du Nord sont des chapitres d'histoire contemporaine, on en trouve une excellente étude d'ensemble dans Berque, *Essai de bibliographie critique des confréries musulmanes*, B. S. G. O., 1919, t. 39, p. 135-174 et 193-244. Sur le rôle passé des confréries, la littérature historique est beaucoup moins abondante. Les détails rétrospectifs abondent dans les ouvrages de Rinn, *Marabouts et Khouans*, Alger, Jourdan, 1884, 8°, et dans Depont et Coppolani, *Les confréries religieuses musulmanes*, Alger, 1897, 8°, mais ces ouvrages restent d'une lecture difficile et la précision chronologique n'est pas toujours leur qualité maîtresse.

L'étude des confréries religieuses est bien le centre du livre d'A. Cour, *L'Etablissement...* mais l'auteur est loin de s'en tenir au seul XVI<sup>e</sup> siècle, il y a dans certaines pages de son ouvrage des additions de faits répartis sur des siècles d'histoire. L'article d'E. Michaux-Bellaire, *Essai sur l'histoire des confréries marocaines*, Hespéris, 1921, ne contient aucune référence bibliographique et reste confus malgré sa brièveté. Montet, *Les confréries religieuses de l'Islam marocain*, *Revue de l'hist. des religions*, 1902, n'est qu'un article de vulgarisation.

organisation. Comme de nos jours les zaouïas, ces centres des confréries, sont à la fois des monastères, des hôtelleries et des écoles, les cheikh font figure de grands seigneurs d'église, les moqaddems sont des « missionnaires infatigables de la foi » qui vivent un peu aux dépens de la masse des simples fidèles, « la foule ignorante des khouan, terrorisés hébétés et dociles (1) ». Deux grandes confréries se disputent la clientèle des croyants du Maghreb, celle des Chadelia et celle des Qaderia (2). La seconde confrérie domine dans les régions qui formeront la zone d'influence espagnole ; elle doit son nom à Si Abdelkader El Djilani « ce saint François d'Assise de l'Islam d'une si tendre humanité et d'une pitié toute mouillée de larmes (3) », mort à Bagdad en 1166. Par ses origines, par ses savants, par ses idées de tolérance, elle se rattache aux milieux orientaux. C'est par l'intermédiaire de l'Égypte que les pratiques et les idées des Qaderia ont probablement gagné l'Afrique du Nord. M. Cour attribue aux confréries un rôle politique de premier plan. Elles ont formé, d'après lui, contre le Portugais et l'Espagnol, le grand parti de la guerre sainte et assuré par leur agitation l'établissement des chérifs saadiens au Maroc et la prodigieuse fortune des corsaires algérois. La thèse est séduisante, mais quelque peu étroite ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer (4). Les

---

(1) Berque, *op. cit.*, p. 136.

(2) Cour, *op. cit.*, p. 12 et suivantes.

(3) Berque, *op. cit.*, p. 135.

(4) Moutet, *Bulletin de l'histoire de l'Islam in Revue historique*, 1913, résume ainsi l'ouvrage d'A. Cour : « L'auteur montre que ces deux états (le Maroc des chérifs saadiens et le centre des corsaires algérois) sont dus aux mêmes causes générales : le mouvement de réaction politique et religieuse et les entreprises des chrétiens de la péninsule ibérique contre l'Afrique du Nord. » On peut ajouter que M. Cour a surtout appuyé sur la première de ces causes générales. Massignon, *op. cit.*, p. 125, note 2, écrit « c'est la théorie de Cour, un peu étroite, mais si intéressante. »

études précises malheureusement font défaut sur cette importante question. On n'a pas encore étudié l'agitation religieuse du Maghreb, suivant chaque confrérie, suivant chaque région, suivant chaque époque. Il me semble que la thèse de M. Cour s'applique surtout à la révolution chérifienne où le rôle du parti religieux est si net. Il est peut-être excessif de l'étendre aux pays qui formeront la Régence d'Alger. En tout cas, jamais le « parti religieux » ne groupera tout le pays musulman contre l'envahisseur.

Le pays nord-africain, dit-on, a constitué un obstacle sérieux aux progrès espagnols (2). Les conditions géographiques de la guerre d'Afrique étaient en effet très dures. L'immensité du pays, son relief accidenté, ses mers furieuses, ses côtes sans abri sûr (3), ses pluies torrentielles, son aridité rendaient les expéditions militaires aléatoires, dangereuses, difficiles. Le soldat espagnol en fit l'expérience, pour la moindre campagne il devait s'équiper comme pour une véritable navigation (4), il lui fallait emporter ses vivres de route, car le pays sec, dénudé, ne nourrissait pas les armées comme les gras pays de Naples ou les plaines fertiles de Lombardie. Chaque expédition allait un peu à l'aventure car l'on ne connaissait le pays, les routes, les points d'eau et la position des douars que par les indigènes plus ou moins dignes de foi. De là, les débâcles, les

---

(1) L'action des confréries souvent fut un élément de désorganisation politique (A. Cour, *op. cit.*, p. 49). *Ibid*, p. 54, le cas du marabout Sidi 'Abd er-Rahman el Ya'qoubi dans la région tlemcénienne vers 1543 est caractéristique.

(2) Bodin, *L'agrément du lecteur : Notice historique sur les Arabes soumis aux Espagnols pendant leur occupation d'Oran*, R. A., t. 65, 1924, p. 193 et surtout de Castries, *op. cit.*, p. 26 et 27 oppose la situation des Portugais au Maroc et des Espagnols en Afrique du Nord.

(3) Que l'on se reporte au récit de l'expédition de Charles Quint contre Alger en 1541 dans Mercier. *op. cit.*, t. III, p. 49 et suiv.

(4) L'expédition du comte d'Alcaudète contre Tlemcen, en 1543, offrirait à ce point de vue un bon exemple.

surprises, les désastres dont on trouve mention si fréquemment dans l'histoire des guerres espagnoles d'Afrique.

On a souvent indiqué comme un des grands obstacles à la conquête espagnole le relief même du pays nord-africain. Au Maroc, les Espagnols se sont heurtés à la barrière du Rif. Sur tout le littoral méditerranéen du Maghreb, leurs colonnes devaient franchir les hauts pays de l'Atlas. En dehors de Djerba et des côtes tunisiennes, ils ne trouvèrent nulle part de régions d'accès aussi facile que les plaines marocaines réservées dès le XV<sup>e</sup> siècle à la conquête portugaise. Il ne faudrait cependant pas surestimer la valeur de ces obstacles.

Dès 1510, malgré sa longueur, tout le littoral nord-africain avait été parcouru par les vaisseaux espagnols du détroit de Gibraltar à Tripoli, dès 1515, les troupes avaient atteint au delà des hauts plateaux oranais les pentes sablonneuses du Djebel Amour (1). Tous les obstacles naturels que le pays opposait à l'envahisseur furent donc assez vite surmontés.

★★

Passions, intérêts, désir d'utiliser les circonstances favorables, tout cela constituait en Espagne autant de forces latentes, prêtes à se dépenser dans les guerres d'Afrique, mais ces forces pesaient-elles d'un tel poids sur les destinées de l'Espagne qu'elles rendaient les expéditions contre le Maghreb inévitables ? L'examen chronologique des événements entre 1492 et 1516 peut seul nous conduire à faire quelque lumière sur ce problème. Grâce aux nombreuses études publiées, il est aisé de dresser un tableau sommaire des faits.

---

(1) De Castries, *op. cit.*, p. 26 et 27.

(2) De Grammont, *Histoire d'Alger sous la domination turque*, p. 19.

Dès 1493, des Espagnols parcoururent pour le compte des Rois Catholiques, les pays du Maghreb. On connaît les voyages de Lezcano et de Lorenzo de Zafra sur les côtes marocaines (1), et les aventures de Lorenzo de Padilla, gouverneur d'Antequera, qui, déguisé en marchand maure, séjourna plus d'une année dans le royaume de Tlemcen (2). On soupçonne aussi dans ces explorations, le rôle éminent des Génois et des Vénitiens qui fréquentaient pour leur commerce les ports de l'Afrique du Nord. En 1494, le traité de Tordesillas régla entre l'Espagne et le Portugal un petit litige. Les prétentions des Rois Catholiques sur Melilla n'étaient pas conformes aux accords antérieurs qui réservaient au Portugal la conquête du royaume de Fez où se trouvait effectivement Melilla. Le Roi de Portugal renonça à ses droits sur Melilla et la localité voisine de Gaçaça, en échange il fut interdit aux sujets des Rois Catholiques d'aller pêcher au Sud du Cap Bojador (3). En 1495, une bulle pontificale donna aux Rois Catholiques l'investiture des royaumes et seigneuries à conquérir en Afrique. Deux ans plus tard, le duc de Medina Sidonia, avec la flotte rassemblée à Gibraltar pour le second voyage de Christophe Colomb, prit possession de Melilla. La petite ville avait été évacuée quelque temps auparavant par les Maures. L'expédition ne se heurta ainsi à aucune difficulté sérieuse (4) En 1505,

---

(1) De Castries, *op. cit.*, p. 3.

(2) Sandoval, *Les inscriptions d'Oran et de Mers-el-Kebir*, R. A., t. xv-xvi. De Grammont, *op. cit.*, p. 4.

(3) De Castries, *op. cit.*, p. 4.

(4) *Ibid.*, p. 5 et 6 et Documentos sobre la ocupacion de Melilla por el duque de Medina Sidonia. (Lettres de 1497-1590). Codoin, XXXVI, 468-488. De Mas-Latrie place à tort l'événement en 1481. Cour reproduit l'indication fautive. Massignon indique les deux dates fautives de 1481 et 1496. On a constamment l'occasion de regretter l'absence d'une bonne étude chronologique des événements de l'Afrique du Nord, au XVI<sup>e</sup> siècle. Un résumé de l'occupation de Melilla dans Ibarra y Rodriguez, *La conquista de Melilla en 1497*, Espana Moderna, XXV, 1894.

une armada espagnole s'emparait de Mers-el-Kébir (1). De 1508 à 1511 s'étend la période des campagnes retentissantes de Pedro Navarro (2). En 1508, le rocher inaccessible qui constituait le Peñon de Velez, était occupé par surprise (3). En 1509, par trahison (4), dit-on, Oran ouvrait ses portes à l'armée que dirigeait Pedro Navarro et qu'accompagnait le vieux cardinal Ximénès. En janvier 1510, Bougie (5) était brillamment enlevée. Alger, pour ne pas subir le même sort, envoyait à Bougie auprès de Pedro Navarro, des délégués qui, le 31 janvier 1510, lui apportaient une capitulation dont la clause essentielle était la reconnaissance de la suzeraineté espagnole et dont la conséquence immédiate fut l'édification sur un des petits îlots qui abritaient le port de la forteresse du Peñon (6). A tous ces succès en juillet 1510, s'en ajoutait un nouveau : Tripoli était emporté d'assaut (7). Mais au mois d'août, Pedro Navarro échouait dans une expédition contre Djerba et en février 1511, abandonné à ses propres forces, il mettait le cap sur les rivages de l'Italie (8). Cette année 1511 fut, malgré l'échec de Djerba, une année fructueuse

---

(1) N. Blum, p. 4 et suiv., voir également Berbrugger, *Oran sous les Espagnols. Traduction des rapports officiels sur la prise de Mers-el-Kébir*, R. A., 1869.

(2) J. Cazenave, *art. cit.*, et Codoin, XXV et XXVI.

(3) L'événement est du 23 juillet 1508 et non comme l'écrit Massignon de l'année 1518. On devait par la suite construire une forteresse sur l'îlot, cf. Codoin, XIII, p. 563-568.

(4) Bodin, *art. cit.*, p. 221; N. Blum, *op. cit.*, p. 117.

(5) Les conclusions chronologiques de Féraud, *Conquête de Bougie par les Espagnols* ne sont plus, depuis longtemps, admises. La ville fut enlevée le 5 janvier 1510, de Grammont, *op. cit.*, p. 14 et 15, note 1 discute la chronologie de Féraud et finalement place à tort l'événement en 1509.

(6) Berbrugger, *Le Peñon d'Alger*, *op. cit.*, p. 15.

(7) Le 24 juillet 1510. Je n'ai pu consulter le bref article de Perali, *La guerra di Tripoli del 1511 in un diario orvetiano dell' epoca*, la Bibliofila, Florence, 1913, t. XIV.

(8) J. Cazenave, *art. cit.*, p. 27.

pour les intérêts espagnols en Afrique. Dans l'W des pays barbaresques, Dellys, Mostaganem (1), Cherchell, se soumirent au chrétien et le roi de Tlemcen se reconnut vassal de Ferdinand le Catholique (2). De 1511 à 1516, les Espagnols se désintéressèrent en grande partie des événements du Maghreb. Quand Diégo de Vera tenta sa malencontreuse expédition contre Alger, en 1516, Ferdinand le Catholique était mort depuis quelques mois déjà (3).

Tels sont les faits. On les a, jusqu'ici, bien des fois énumérés en faisant ressortir simplement quelques détails pittoresques ou dramatiques comme la bénédiction de l'armée par Ximénès, l'escalade des murs d'Oran par les soldats espagnols qui s'aidèrent, à défaut d'échelles, de leurs longues lances, ou les souffrances de l'armée de Pedro Navarro dans les sables brûlants et secs de Djerba. Le récit traditionnel dont nous venons d'esquisser un résumé schématique n'offre pas une explication des événements. Il les énumère, les juxtapose mais sans marquer les liens, les dépendances et les conséquences. Les questions essentielles sont demeurées dans l'ombre.

Les débuts de la guerre d'Afrique me semblent avoir été dominés par une crise mouvementée, difficile à définir, à la fois politique et religieuse, qui prend naissance

---

(1) La Primaudaie, *Documents*, R. A., t. XIX, p. 73-74. Capitulation de Mostaganem, 26 mai 1511. Pour Cherchel, Dellys, de Grammont, p. 15. « Ténès avait imploré son pardon avant la prise d'Oran ».

(2) *Pregon de la paz asentada por cinco anos entre los Reyes de Espana y el de Tremecen en Oran à 20 de Junio de 1511*. A. de Simancas, Patronato Real, n° 2125, orig.

(3) Berbrugger, *Le Pignon*, p. 26 et suiv. Le récit est établi d'après les documents publiés en appendice à la chronique de Gomara. Voir également C. Duro, *op. cit.*, t. 1, p. 102-103 et Merriman, *op. cit.*, t. III, p. 21 et 22. Ferdinand le Catholique était mort le 23 janvier 1516, l'expédition eut lieu à la fin de septembre 1516. Les vassaux du Roi catholique se crurent en Afrique déliés de leurs serments par la mort de Ferdinand. Sur les préparatifs de Diégo de Vera. A. de S., Patronato Real, n° 1130, orig.

vers 1501 et s'achève ou mieux cesse d'avoir une valeur politique de premier plan vers 1511. Qui l'étudierait dans le détail et nous apporterait sur son développement des documents inédits ou des renseignements nouveaux éclairerait vraiment un moment « tournant » de l'histoire espagnole.

Il est facile de constater qu'au lendemain de la prise de Grenade en 1492 pendant de longues années la croisade d'Afrique a chômé si l'on peut dire. Il ne faut pas se faire d'illusion sur la valeur et l'importance de certains faits que relate l'histoire traditionnelle. Les voyages d'exploration en pays maghrébins sont des événements d'un intérêt misérable. La prise de Melilla en 1497 est accident. L'entreprise contre Mers-el-Kébir en 1505 est le premier événement militaire digne de retenir l'attention. Entre le coup de main contre Melilla et la prise de Mers-el-Kébir les choses avaient bien changé en Espagne, il s'était, en effet, produit un événement qui avait suffi à changer les esprits et les volontés, les musulmans des montagnes du royaume de Grenade s'étaient révoltés contre le chrétien. L'émeute extrêmement grave avait un instant soulevé le quartier musulman de Grenade où Ximénès fut en péril de mort. On connaît les causes de cette insurrection de 1501 et quelques détails sur sa répression. Mais on a négligé d'indiquer quelles furent les répercussions de cette révolte. L'âme de l'Espagne en a fortement subi le contre-coup. Les passions religieuses se sont exaltées, l'archevêque de Tolède mêlé à ces événements ne devait plus en perdre le souvenir. On a prié dans les églises de Castille pour le succès des armées chrétiennes, les prédicateurs ont peut-être grossi les événements pour obtenir de la charité et de la piété des fidèles un peu d'argent pour la conduite de la guerre. Brusquement cette révolte a rendu à chacun le sentiment du danger de l'Islam nord-africain. Ne disait-on pas que la révolte s'était déclanchée

sur l'ordre et avec la complicité des maîtres du Maroc ? L'ambassade de Pierre Martyr d'Anghera prouve clairement que les dirigeants de l'Espagne ont alors redouté quelque complication du côté de l'Afrique. Bien plus, toute guerre de Grenade était pour l'aventurier espagnol un appel au pillage ; la guerre de Grenade de 1569 qui nous est mieux connue, le montre surabondamment. La révolte des Alpujarras et de la Sierra Vermeja a ainsi contribué à déchaîner les forces qui poussaient l'Espagne contre l'Islam et vers les rivages d'Afrique. La révolte était à peine subjuguée que Ximénès préparait déjà l'expédition contre Mers-el-Kébir. Sans cette révolte les Espagnols n'auraient peut-être pas entrepris la guerre d'Afrique, à coup sûr la chose se serait produite beaucoup plus tard.

Mais les circonstances ont peu à peu travaillé contre la guerre d'Afrique. L'argent a manqué. La pauvreté des terres africaines a déçu les espoirs des chefs et des aventuriers. La volonté de Ferdinand le Catholique que les hasards avaient fait maître des royaumes espagnols après la mort d'Isabelle et de Philippe le Beau allait bientôt mettre provisoirement un terme à la croisade africaine. Ferdinand le Catholique représentait une toute autre Espagne que Ximénès une Espagne qui n'avait pas eu de guerre de Grenade, qui vivait en paix avec ses habitants musulmans et dont l'horizon n'était pas limité par la ligne des côtes africaines. Ferdinand le Catholique (1) ne devait que momentanément (2) se rallier à la politique de conquêtes africaines et son ralliement

---

(1) La politique africaine de Ferdinand le Catholique n'a encore jamais été systématiquement étudiée pour elle-même. C'est dans les ouvrages de Mariéjol et surtout de Merriman dont l'objet est plus vaste que l'on trouvera quelques renseignements utiles.

(2) Son attitude à l'égard des choses d'Afrique rappelle en certains points son attitude dans la guerre de Grenade dont il fut, moins qu'Isabelle, l'animateur.

ne fut ni profond, ni définitif. Roi d'Aragon avant tout, il attribuait une toute autre importance aux questions pyrénéennes (1) et aux guerres d'Italie (2) qu'aux événements du Maghreb. Le pays Nord-africain en dehors de la période 1509-1510 a été pour lui un théâtre d'opérations secondaires.

En 1511, brusquement, il abandonnait Pedro Navarro à ses propres ressources sur les côtes d'Afrique. Toute la conduite du Roi Catholique s'explique si l'on observe alors l'étroit parallélisme des affaires d'Italie et d'Afrique. En 1509, on se trouvait au lendemain même des traités de Cambrai signés en décembre de l'année précédente (3). On a vu dans ces traités, à la fois le triomphe de la grande politique de Jules II et de la tactique prudente de Ferdinand le Catholique. En 1509, Maximilien, le roi de France s'engage dans la guerre contre Venise, et vont user leurs forces alors que Ferdinand le Catholique ménage les siennes sur les champs de bataille d'Italie. Il y a ainsi pour Ferdinand, un moment de répit dans les affaires italiennes. Il en profite pour entreprendre ou mieux laisser entreprendre la conquête du littoral nord-africain. Deux ans plus tard, en 1511, de nouveau la question italienne se pose au maître de l'Espagne. Le 4 octobre 1511, il signe avec Jules II et Venise, le traité de la Sainte Ligue. La grande guerre commence, qui va voir les brillantes victoires de Gaston de Foix et les désastres de la fin du règne de Louis XII. Dès lors, il importe de mettre un terme à l'expérience d'Afrique. Des lettres écrites à la fin de l'année 1510

---

(1) P. Boissonnade, *Histoire de la réunion de la Navarre à la Castille, 1479-1521*, Paris, 1893, 8°.

(2) Quand Ximenès proposa la conquête d'Oran à Ferdinand le Catholique il rencontra un accueil assez froid : « ... ce prince [Ferdinand] était trop occupé de la conquête du royaume de Naples pour songer à un autre dessein », Marsollier, *op. cit.*, p. 313.

(3) Pour tous ces détails de la politique européenne l'ouvrage déjà cité de Lemonnier nous a servi de guide.

par Ferdinand le Catholique à Raymond de Cardone, vice-roi de Naples et au vice-roi de Sicile, montrent que le vieux roi a laissé entendre un instant qu'il mènerait simultanément les deux entreprises (1). Il y parle d'expédition contre Tunis ou Djerba. On doit, pour de multiples raisons, mettre en doute la franchise de ces projets. « Ferdinand était-il sincère ? écrit M. Monchicourt. Pensait-il vraiment à jeter ses troupes sur l'Afrique ? Ou bien dès cette époque, dissimulait-il à ses agents le but réel de ses préparatifs ? Du moins, Louis XII put dire un jour : « Je suis le Maure et le Sarrasin contre lequel on arme en Espagne ». Et non sans raison. La guerre déchaînée en Italie laissa à ses seules ressources Pedro Navarro qui n'osa attaquer Djerba et encore moins Tunis » (2).

L'attitude de Ferdinand le Catholique ne s'explique pas toujours par des calculs diplomatiques comme en 1511. Après la mort d'Isabelle la Catholique (1504), les complications intérieures de la « Succession de Castille » ne sont-elles pas le motif de sa carence dans les affaires africaines ? Les questions financières ont aussi pesé lourdement sur sa conduite. Les expéditions maritimes coûtaient très cher. Il fallait des sommes énormes pour équiper les vaisseaux des armadas, pour réunir les vivres nécessaires, pour avancer la solde aux troupes embarquées. Ferdinand le Catholique a bien souvent opposé aux arguments des apôtres de la guerre africaine la pénurie du trésor royal. Dans ces affirmations royales, il se peut qu'il y ait eu, malgré tout, une part de vérité.

Quoiqu'il en soit il n'est pas exagéré de voir dans Ferdinand le Catholique le grand responsable de l'aban-

---

(1) Ch. Monchicourt, *La Tunisie et l'Europe*, *à t. cit.*

(2) *Ibid.* p. 18 [tirage à part].

don après 1511 des entreprises africaines. Le pays l'a peut-être aidé à suivre sa politique car on peut supposer que les aventuriers espagnols ont préféré aux pays brûlés et secs du Maghreb les régions fabuleuses du Nouveau Monde, ou les plantureuses campagnes d'Italie (1) ?

★★

On voit à l'époque de Ferdinand le Catholique triompher dans les expéditions et les conquêtes africaines, le système de l'occupation restreinte. Dans quelles circonstances, pour quelles raisons ce système s'est-il imposé aux hommes politiques et aux militaires d'Espagne ?

Les mots « d'occupation restreinte » désignent assez bien l'ensemble des méthodes expérimentées par les Espagnols en Afrique, à l'époque de Ferdinand le Catholique, méthodes auxquelles ils devaient, par la suite, rester fidèles. Les Espagnols, on le sait, se contentèrent d'occuper à demeure quelques points du littoral nord-africain, Melilla, Oran, Mers-el-Kébir, Bougie, le Peñon de Argel, pour ne citer que les postes les plus importants, furent, grâce à de solides murailles, mises à l'abri des attaques des Maures. L'arrière pays était abandonné aux indigènes. Les Espagnols y intervenaient à de longs intervalles. Des expéditions s'organisaient lentement dans ces citadelles littorales (2), elles étaient pour le

---

(1) Mas-Latrie. Introduction, émet la même hypothèse, p. 341. « Tout ce qu'il y avait alors en Espagne d'esprits hardis, aventureux, avides de combats ou de richesses, trouvait à se satisfaire au nouveau monde ou dans les armées de Gonzalve de Corloue, Aussi le commerce et la colonisation n'avaient pas suivi en Afrique l'action militaire. »

(2) On les désigna sous le nom de « fronteras » puis de « présidios ». Nous avons quelquefois employé le second terme ainsi que l'ont fait déjà certains auteurs comme ~~de~~ Mas-Latrie. Elles ne prirent en réalité le nom de « présidios », forteresses, lieux de déportation, que lorsque des forçats, des détenus « presidarios » y furent envoyés. Cf. J. Cazenave, *Les presidios espagnols d'Afrique, leur organisation au XVIII<sup>e</sup> siècle*, R. A., 1922, p. 225, note 1.

soldat l'occasion de pillages multiples, la rançon des privations endurées dans les garnisons. Dès que le butin était assez considérable, la retraite sur la côte était ordonnée. Que l'on s'imagine la seconde expédition française contre Constantine aboutissant à une occupation de quelques jours et à une retraite précipitée sur la base de départ, Medjez-Amar, on aura une image grossie, assez juste cependant, des « raids » militaires espagnols dans l'intérieur du pays maugrébin. A côté de ces larges expéditions, on entreprenait des coups de main dans la région voisine de la place véritables razzias que désigne le mot espagnol de « jornadas ». Enfin, aucune émigration ne vint de la péninsule donner force et vigueur à l'Afrique espagnole. Les villes que posséda le Roi Catholique au Maghreb ne furent jamais, en effet, que des garnisons, des villes militaires, des « présidios ».

On peut estimer, non sans raison, ces méthodes, comme une des conséquences des moyens insuffisants employés par l'Espagne à la conquête du Maghreb. Il aurait fallu des armées nombreuses pour occuper effectivement les pays africains réservés à la conquête espagnole. Le système des présides, c'était la solution du moindre effort. A l'abri des hautes murailles d'Oran, quelques centaines d'hommes tenaient en respect l'immense royaume de Tlemcen. Pour prendre réellement possession de l'arrière pays oranais, des milliers d'hommes eussent été nécessaires.

A-t-on seulement songé dans les milieux politiques et militaires d'Espagne à la conquête totale ? Ximénès peut-être s'est élevé jusqu'à cette grande idée, sans qu'on puisse sur ce point rien affirmer de précis (1). Isabelle

---

(1) M. Blum, *op. cit.*, p. 70 « Ximénès veut fonder un empire hispano-africain ». Ce n'est pas l'avis de L. de Lavergne, *Le Cardinal Ximénès*, R. D. M., 15 mai 1841, p. 505-556 ; de Grammont *op. cit.*, p. 14, indique parmi les projets grandioses de Ximénès, l'installation dans les

la Catholique n'a projeté que la conquête du seul royaume de Tlemcen. Ferdinand d'Aragon n'a jamais parlé que d'une occupation réduite au littoral. Sans doute, le Roi Catholique a-t-il entrevu l'importance de la colonisation, du peuplement des villes conquises. En mai 1510, Ferdinand écrivait à Pedro Navarro « je crois ainsi que vous me l'avez écrit à plusieurs reprises que si nous voulons nous maintenir en Afrique, nous devons occuper [Oran, Bougie et Tripoli] et les *repeupler entièrement de chrétiens* (1) ». Le 23 octobre de la même année, le roi écrivait à Antonio de Raveda au sujet des affaires de Bougie : « vous prendrez les mesures nécessaires pour que *la ville soit repeuplée aussitôt de Maures Mudejares qui sont nos vassaux* (2). Remarquons qu'il ne s'agit là que de repeupler quelques postes de la côte africaine et que ces déclarations royales ne mettent pas en question un vaste programme de colonisation systématique.

Les origines de l'occupation restreinte restent peu compréhensibles si l'on ne rattache pas les méthodes de la guerre d'Afrique aux pratiques de la guerre de Grenade qui fut la préface des entreprises contre le Maghreb, la première campagne d'Afrique à vrai dire. Le rapprochement n'a jamais été systématiquement fait, à ma connaissance du moins, et cependant bien des détails s'éclairent si, avant de s'engager dans le récit compliqué des expéditions africaines on s'attarde quelque

---

viles d'Afrique d'ordres militaires organisés sur le modèle des Chevaliers de St-Jean de Jérusalem. l'ordre de St-Jacques devait être établi à Oran, celui d'Alcantara, à Bougie, celui de Calatrava, à Tripoli. Ces projets demeurèrent lettre morte. Froelicher, *op. cit.*, p. 25, parle des seuls Chevaliers de St-Jacques sur lesquels il donne quelques détails complémentaires.

(1) La Primaudaie, *Documents*, R. A., t. XIX, p. 70.

(2) *Ibid.*, p. 75.

peu, ne serait-ce qu'en compagnie du livre attrayant de Jane Dieulafoy (1), à parcourir l'histoire des événements militaires qui ont précédé la prise de Grenade. Les méthodes militaires que l'on emploiera en Afrique ont été déjà la règle dans les luttes sur les frontières de la Castille. La razzia, la *jornada*, se rencontre à chaque détour de cette histoire compliquée et mouvementée. C'est en effet une opération analogue que désigne le mot de *cabalgadas* (2). Les *cabalgadas* — les chevauchées — sont de simples coups de main où l'on se préoccupe de détruire les récoltes, de couper les arbres fruitiers, de ramener un butin abondant plutôt que d'atteindre directement l'ennemi ou d'occuper un point stratégique important. Ces razzias conduites par Ferdinand le Catholique ou les grands seigneurs de Castille ont ruiné la Vega de Grenade bien avant 1492 (3). Dans la guerre de Grenade pas plus que dans les entreprises d'Afrique il ne fut question de colonisation ou d'occupation totale. En dehors de la plaine de Grenade, des côtes méditerranéennes et de quelques postes isolés dans le pays montagneux les Espagnols n'occupèrent pas effectivement tout le royaume de Grenade après 1492. N'est-ce pas déjà le système de l'occupation restreinte ?

Les méthodes militaires des Espagnols en Afrique portent ainsi par leurs origines la marque de l'insuffisance des moyens employés, de l'ignorance des milieux dirigeants, elles trahissent aussi la force des habitudes acquises.

Les conséquences de telles méthodes se devinent aisément.

---

(1) Jane Dieulafoy, *Isabelle la Catholique, reine de Castille*, op. cit.

(2) Le mot *cabalgada* désigne aussi la razzia africaine. Cf. Guillen Robles, *Estudios sobre la dominacion de los Espanoles en Berberia. Las Cabalgadas*, la Espana moderna, 1889, III, 49-70.

(3) Jane Dieulafoy, op. cit., p 204-205.

ment (1). Sur l'immense pays maghrébin les Espagnols n'eurent aucune influence sérieuse. Economiquement le pays leur échappa, politiquement il resta soumis plus en apparence qu'en réalité, religieusement il demeura irréductiblement hostile. Prisonnières entre la mer et les états indigènes, les forteresses espagnoles connurent au début même de la conquête des heures extrêmement difficiles où l'on devait plus souvent lutter contre la faim que contre l'ennemi. N'est-il pas paradoxal de voir ces présides vivre presque exclusivement du ravitaillement venu d'Espagne ? Oran, malgré les livraisons en nature du royaume de Tlemcen consomme la farine des moulins de Valence ou de Barcelone. Melilla ne vit que grâce au ravitaillement de Malaga, le Peñon d'Alger fait venir son eau potable des îles Baléares (2). Plus tard le soldat espagnol saura mieux s'adapter à cette vie étrange de privations, les razzias seront plus méthodiquement organisées et plus fructueuses.

Fernand BRAUDEL.

(A suivre).



---

(1) Cour, *op. cit.*, p. 52 écrit, reproduisant dans leurs grandes lignes les opinions de Bargès « le système espagnol sera l'occupation forcée du littoral, appuyé sur la ghazia, système qui aurait pu réussir si les indigènes n'avaient eu aucun centre d'approvisionnement autre que les ports occupés dans la Berbérie. Mais il n'en était pas ainsi. » Cette supposition évidemment reste fragile. La région nonrricière du Maghreb c'était à cette époque dans la « zone » espagnole surtout le Tell et ses pâturages. La transhumance avait alors un très large développement. Sans doute les routes marchandes du Sahara gardaient leur importance mais elles ne contribuaient qu'à la seule fortune de petits centres isolés. L'erreur des Espagnols ne fut-elle pas de n'occuper que quelques points de la côte ? La région tellienne sauf près d'Oran, devait échapper à leur contrôle

(2) Masqueray, *op. cit.*, p. 793.